

les nouvelles aventures de

BRUCE OSS 117

S.O.S. Kurdistan



PRESSES DE LA CITE

François et Martine Bruce
présentent

Les nouvelles aventures de

OSS 117

**Les Nouvelles Aventures
de O.S.S. 117**

- 1. O.S.S. 117 EST MORT**
- 2. LA NUBIENNE**
- 3. LE CONTRAT**
- 4. LE CARTEL**
- 5. UN DRÔLE DE CANDIDAT**
- 6. VIENNOISERIES POUR H.B.B.**

BRUCE

S.O.S.
KURDISTAN

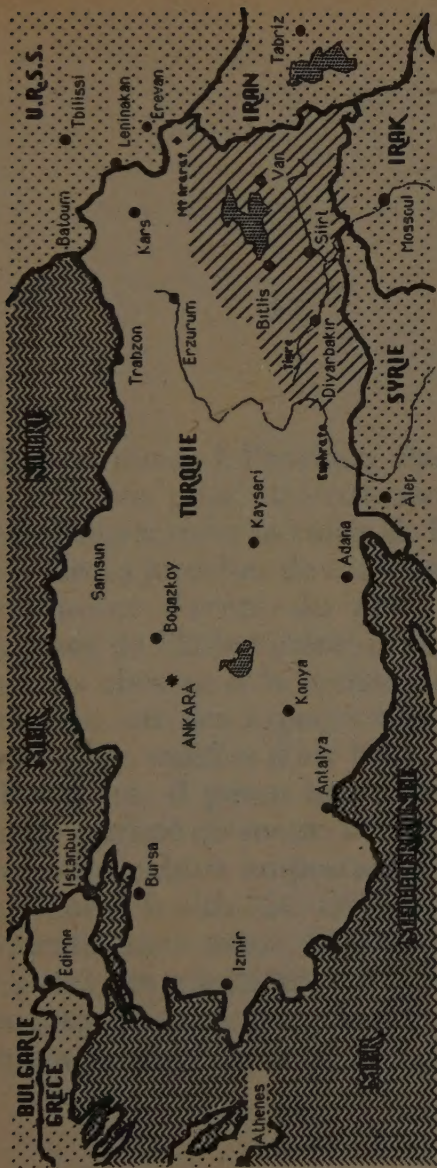


PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

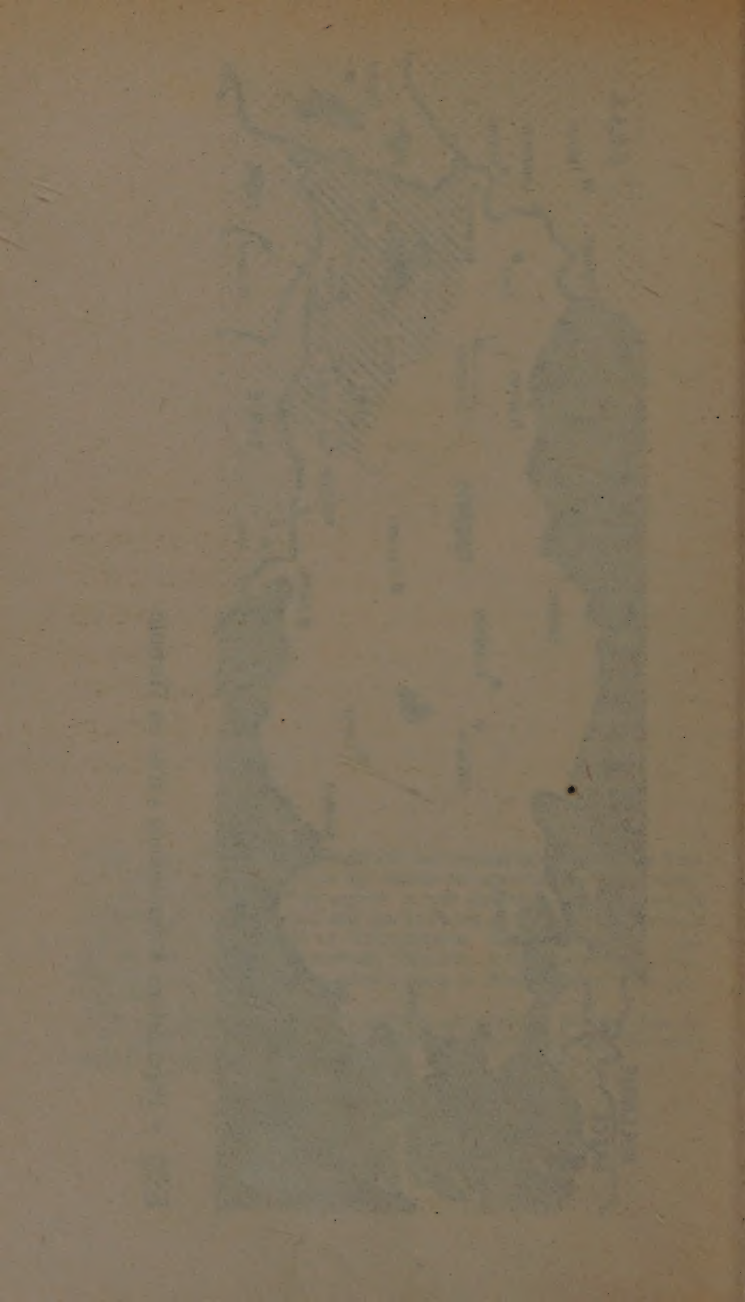
La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Presses de la Cité, 1988.
ISBN 2-258-02648-2



 = Populations à dominance kurde en Turquie.



Pas un nuage à l'horizon. Pas un mouvement, non plus. Le lieutenant Yildrim avait beau scruter la vallée de Bitlis avec ses lourdes jumelles de campagne qui lui heurtaient l'arête du nez à chaque secousse de l'hélicoptère, il n'apercevait que des chèvres à la recherche de rares buissons, ou des rapaces qui planaient entre deux souffles d'air brûlant.

Exaspéré, il passa une main sur son visage trempé de sueur. Pour tout arranger, cette cabine empestait un mélange de tabac froid, de transpiration et d'odeurs juste assez définies pour qu'il se posât des questions sur le nombre de douches qu'avait pu prendre son pilote depuis le début de l'été.

Ibrahim Yildrim, quant à lui, était un homme des plus raffinés et il avait une sainte horreur que quiconque dérogeât au règlement en fumant dans la cabine confinée d'un hélicoptère, mais le mal avait été fait avant son arrivée. Son détachement l'attendait à bord des trois Bell AH-1S Cobra quand il recevait encore son ordre de mission ultra-confidentiel.

Le capitaine Nazdir avait été impératif : il s'agissait seulement de repérer d'où venaient les brigands kurdes qui avaient massacré deux villages du côté des frontières de l'Irak, depuis le début du mois. Ne pas toucher aux armes, de peur de s'attirer les foudres de l'opinion internationale qui voyait toujours d'un œil romantique les dissidents des autres pays... La Turquie avait déjà bien assez de mal à faire oublier ses prisonniers politiques.

Le lieutenant Yildrim se demanda cependant pourquoi ils partaient à six dans des engins équipés de mitrailleuses et de lance-roquettes, mais n'en dit rien. Il savait dominer depuis longtemps l'im-

pulsion de discuter un ordre qu'il ne comprenait pas.

Voilà dix jours qu'il parcourait plateaux et montagnes, rentrant chaque fois bredouille et chaque fois plus contrarié. Ce vagabondage risquait de durer encore des semaines et il n'aspirait qu'à retrouver son bureau climatisé et ses cartes d'état-major. En général, c'était lui qui établissait les parcours des autres, sans se mêler à l'action ; il préférait utiliser sa matière grise. Ce soir encore, à trois cents kilomètres de sa base, il songeait surtout à rentrer. D'ailleurs, les moteurs risquaient de manquer bientôt de carburant.

Il s'apprêtait à ordonner de retourner vers le nord quand un nuage de poussière grise, au pied d'une des montagnes, attira son attention. Reprenant ses jumelles, il se pencha d'un mouvement machinal vers la vitre, comme si cela pouvait l'aider à mieux voir ce qui provoquait cette agitation. Des cavaliers !

Il faillit crier de joie. Des Kurdes, à n'en pas douter, et qui piquaient des deux vers la montagne, apparemment surpris par les hélicoptères.

Oubliant sa mauvaise humeur, le lieutenant lança un ordre par radio :

— Derrière moi !

Cette fois, il les tenait. De paisibles bergers ne brandiraient pas leurs armes comme ceux-ci. La troupe devait se monter à une vingtaine d'hommes qui semblaient surexcités. De quelles horreurs avaient-ils encore abreuvé leur journée ?

Yildrim s'humecta la moustache. Il avait soudain très soif. Dans les micros, les deux autres pilotes et leurs deux passagers poussaient eux aussi des hurlements de satisfaction féroces. Sans doute comptaient-ils revenir sous peu pour faire de ces individus de l'*iskembe çorbasi* (1). Ce serait sans Yildrim. Malgré tout, ce dernier éclatait de fierté. Avoir localisé ces brigands en moins de deux semaines tenait de l'exploit. Il restait à les suivre un peu pour situer leur repaire.

Il demanda au pilote de s'approcher d'eux et celui-ci perdit si vite de l'alti-

(1) Soupe de tripes.

tude que le lieutenant dut s'accrocher à son siège pour ne pas tomber en avant.

— Doucement, crétin ! cria-t-il. Personne ne vous a demandé de jouer les kamikazes.

Le mal était fait : se croyant sans doute attaqués, les cavaliers se retournaient pour leur tirer dessus. Yildrim entendit de façon distincte une balle ricocher sur l'hélice. Mais que pouvaient les pauvres fusils de ces nomades contre son engin de guerre sophistiqué ? Néanmoins, il commanda aux trois pilotes de ralentir et de zigzaguer pour éviter tout accident.

Devant eux, la montagne s'ouvrait sur une gorge étroite dans laquelle s'engouffrèrent les Kurdes. Siirt, l'une de leurs plus anciennes villes, se trouvait de l'autre côté. A n'en pas douter, leur repaire n'était pas loin.

Pourtant, plus rien ne bougeait quand les hélicos s'engagèrent dans le défilé. Scrutant la paroi de la montagne à la recherche de la moindre cavité, Yildrim entendit à peine l'exclamation qui jaillissait dans la radio :

— Mon lieutenant ! Missile à dix heures !

Missile ?...

Le temps de comprendre et une explosion illuminait le ciel à sa gauche tandis que l'un des hélicoptères se volatilisait en un nuage de fumée.

En même temps, un hurlement de terreur retentit dans la radio. L'autre appareil subit le même sort sous les yeux effarés des occupants du troisième Bell.

Affolé, le pilote tenta de s'élever pour sortir de ce guet-apens mais, déjà, il voyait fondre sur lui la mort téléguidée.

Ankara, avec sa circulation infernale et sa chaleur écrasante offrait pourtant la fraîcheur de larges avenues miraculeusement pourvues d'arbres, et même de petits parcs. Sans avoir le charme de la fascinante Istanbul, la capitale turque présentait l'attrait d'une oasis au milieu de l'aride plateau d'Anatolie.

L'homme qui sortit du musée des civilisations anatoliennes demeura un instant devant l'entrée, occupé à se replonger dans le brouhaha du vingtième siècle. Sa haute silhouette athlétique, ses cheveux blond cendré, son teint hâlé, son regard bleu clair et son élégante nonchalance lui donnaient plus une allure de *gentleman farmer* britannique

que celle d'un ancien agent secret, nom de code O.S.S. 117. Devenu « Janus », il était désormais chargé de missions très spéciales et ultra-confidentielles auprès du général Virgil Stanford, le tout-puissant directeur du National Security Council (1) qui supervisait l'ensemble des services de sécurité américains, à commencer par la C.I.A. et le F.B.I., et ne devait de comptes qu'au Président lui-même.

Hubert Bonisseur de la Bath, H.B.B. pour ses rarissimes intimes, était arrivé à Ankara deux jours avant la réunion secrète, afin de s'offrir cette visite dont il rêvait depuis des années. Pour parfaire cette journée touristique, il décida de regagner son hôtel à pied par le long Atatürk Bulvari. Il aimait marcher chaque fois qu'il en avait l'occasion, afin de pouvoir réfléchir en toute quiétude.

Pour que le général Stanford ait songé un moment à se déplacer en personne, il fallait que l'affaire fût de taille. Par la suite, il avait préféré envoyer Hubert, lui

(1) N.S.C. : organisme dépendant directement de la Maison-Blanche et coiffant C.I.A., F.B.I. et autres services secrets de l'armée U.S.

demandant de le tenir informé au plus vite via la ligne codée de l'ambassade américaine en Turquie.

L'histoire avait commencé tout bêtement, par une demande d'Ankara à Washington. Convoqué dans le bureau de son supérieur, à la Maison-Blanche, Hubert l'avait trouvé dans un état de fureur qui tranchait avec son flegme habituel.

— Regardez-moi ça ! maugréa-t-il en tendant à Hubert une fiche de télex.

Le gouvernement turc souhaitait une aide technique officieuse afin d'identifier des missiles sol-air qui avaient abattu trois de leurs hélicoptères.

— Rendez-vous compte ! explosa Stanford en arpentant son bureau à grandes enjambées irritées. Des AH-1S Cobra ! De vraies merveilles de chasseurs qui leur sautent à la figure ! Et ils nous demandent juste un renseignement ! Pour moi, c'est tout simplement la Troisième Guerre mondiale qui vient de commencer.

Hubert regarda la photo satellite du site où avait eu lieu le drame. Des trois « merveilles » il ne restait que des

débris de ferraille éparpillés sur plusieurs centaines de mètres.

— Ce défilé en pleine montagne..., observa-t-il. On dirait qu'ils y ont été attirés à dessein, comme dans un guet-apens.

— Evidemment ! Il s'agit d'une provocation en bonne et due forme.

Avec une mimique comique, le général agita ses grands bras autour de sa tête rasée à la G.I. :

— Et Ankara, qui ne s'affole pas, demande un complément d'enquête avant de tirer une conclusion ! Non mais, vous imaginez ça ? Le Président est très inquiet, mon garçon !

— Voyons, reprit Hubert songeur, ils doivent bien penser que les Kurdes y sont pour quelque chose. A quelques kilomètres de Siirt, cela semble évident.

— Trop évident, en fait ! D'où voulez-vous que ces bergers à moitié nomades tiennent de telles armes ?

— Que sais-je ? Trafic, contrebande, à moins qu'ils ne les aient volées.

— A qui ? L'Irak et l'Iran ne sont pas loin, je vous le concède, mais ils ne laissent tout de même pas approcher

leurs arsenaux par des brigands à cheval et, que je sache, les Kurdes ne possèdent pas de chars d'assaut...

— S'ils le pouvaient...

— Encore leur faudrait-il apprendre à les conduire. Ces pauvres diables sont plus démunis que les Afghans face aux premières invasions russes.

— Et leurs organismes révolutionnaires ? Si je me souviens bien, certains terroristes ont pu faire sauter plus d'une bombe, au début des années quatre-vingt...

— Des bombes, oui, pas des missiles. Ils ne manquent ni d'astuce ni d'audace, mais plutôt de solides appuis.

— Seulement, commenta Hubert songeur, la Turquie étant un des pays clefs de l'O.T.A.N., personne dans le monde occidental ne lèvera le petit doigt pour aider les Kurdes à se libérer et constituer leur république.

— Pas plus que dans le groupe des pays de l'Est. L'U.R.S.S., entre autres, compte sa propre diaspora kurde parmi les populations de Géorgie, d'Arménie et d'Azerbaïdjan. Ça bouge déjà assez dans ces républiques pour qu'ils n'aient pas

besoin d'y voir se greffer une petite révolution nationaliste.

Sans doute calmé d'avoir trouvé un interlocuteur, le général revint s'asseoir et s'étira longuement avant de poursuivre :

— Alors d'où viennent ces missiles ?

H.B.B. eut une moue dubitative :

— C'est ce qu'il me faudra découvrir, je suppose ?

— Entre autres. Pour commencer, j'ai organisé une réunion secrète à notre ambassade d'Ankara, avec des responsables de l'armée turque. Je ne voudrais pas trop leur montrer notre inquiétude pour l'instant, mais l'idéal serait de savoir les premiers de quoi il retourne, afin que nous avisions en toute connaissance de cause.

— A quel titre devrai-je me présenter ?

— Avec votre grade officiel : colonel. Mais inutile qu'ils se doutent de vos activités... parallèles. Vous êtes un militaire, voilà tout.

Hubert sourit :

— Cela me changera un peu.

A huit heures du matin, l'ambassade américaine bourdonnait déjà comme une ruche. La climatisation en faisant une véritable glacière par rapport à l'atmosphère de l'extérieur, et les employés aimaient à commencer le travail aussi tôt que dans leur pays, comme si l'idée de finir avant les Turcs leur permettait de mieux supporter les heures de grosse chaleur. Pour le moment, on en était au sacro-saint café sans lequel la journée ne pouvait démarrer, et Hubert sacrifiait lui aussi à la tradition bien qu'il préférât l'épais et fort breuvage local à l'insipide lavasse américaine.

Il était arrivé en avance au rendez-vous fixé à ses interlocuteurs turcs afin de vérifier que la réunion se tiendrait bel et bien dans le plus grand secret, ainsi que Washington l'avait promis à Ankara. Tout d'abord, il avait exigé la salle plombée du sous-sol. Un télex du général Stanford lui donnant carte blanche avait fait taire les questions. Cette pièce rendait en principe toute

écoute impossible, assurant aussi l'inviolabilité des conversations, sauf intervention interne à l'ambassade même... Sur ce point, la déconfiture américaine à Moscou, où d'irrésistibles femmes de ménage blondes séduisaient les *Marines* de garde à l'ambassade pour ensuite mieux y planter leurs micros, confirmait, si cela était encore nécessaire, que l'on ne saurait jamais assez se méfier de ses propres amis...

Hubert effectua donc une inspection serrée des locaux, et put ainsi s'assurer qu'aucun gadget électronique, du plus classique au plus récent, ne risquait de laisser filtrer la conversation qui allait suivre. Puis il commanda du café et des cigarettes du cru, aussi blondes que la boisson était noire.

A neuf heures précises arrivèrent ses interlocuteurs : le commandant Kayderun, plus turc que nature avec sa taille ramassée sur une carrure impressionnante, doté d'une moustache sombre et épaisse comme ses sourcils et ses cheveux plantés bas sur le front, et le capitaine Ahlat, un freluquet aux oreilles

basses qui passait pour un redoutable spécialiste des affaires kurdes.

Tous deux parlaient assez bien l'anglais, ce qui évita à Hubert d'utiliser son truc approximatif.

Le commandant Kayderun considéra l'austère pièce avec une certaine surprise puis, visiblement satisfait d'être reçu avec tant d'égards, il se montra presque jovial pour entamer la discussion :

— On dirait que vous prenez autant de précautions que dans les pays de l'Est, pour déjouer les pièges de vos alliés.

— Il ne s'agit pas de nos alliés, rectifia Hubert, mais nous sommes dans un quartier où pullulent les ambassades étrangères...

— Je vois, coupa le commandant avec un mince sourire entendu.

Il alluma une cigarette, se servit un café, dans un silence complet. Hubert l'observait sans rien dire. Il tenait à savoir comment l'état-major turc prenait le sens de cette réunion.

— Alors, lança Kayderun, il paraît

que notre télex a produit son petit effet à la Maison-Blanche !

— On peut le dire, en effet.

Le Turc souleva pensivement sa tasse, comme s'il pouvait voir le marc décanter. Il y plongea les lèvres, but une gorgée, apprécia d'un coup de langue. Les Américains faisaient des progrès.

— Mais ne prétendez pas, mon colonel, reprit-il rusé, être le simple technicien que nous avons demandé. Vous ne nous auriez pas dérangés pour assister à cette réunion un peu... spéciale.

Depuis qu'il connaissait l'affaire, H.B.B. avait sa petite idée mais préférait faire parler ses interlocuteurs afin de sonder leurs pensées et arrière-pensées.

— A votre tour, rétorqua-t-il, ne me dites pas que vous n'attendiez qu'un technicien. Je suppose que la Turquie en compte d'excellents, tout à fait aptes à identifier les débris d'un missile.

Le commandant balaya cet argument d'un geste suffisant :

— Bien entendu ! Néanmoins, nous aurions aimé connaître aussi votre avis.

« Ça, mon ami, attends toujours ! »

songea Hubert qui répondit d'une manière plus diplomate :

— Soit. Mais, pour commencer, à quelles conclusions êtes-vous arrivés ?

— Les premières expertises de laboratoire semblent indiquer qu'il s'agit de *SA-9 Gaskin*.

— Des fusées russes transportables sur un char. A-t-on identifié leur provenance ?

— Là, vous nous en demandez trop pour le moment.

— Vous avez bien une théorie, non ?

— Nous en avons une sur ceux qui les ont servies : Siirt est une ville sanctuaire pour les Kurdes.

— Mais elle se trouve aussi à moins de deux cents kilomètres de l'Iran, objecta H.B.B., à soixante-dix de l'Irak et à cent de la Syrie ! Connaissant la mobilité de ces missiles, n'importe qui conclura qu'ils peuvent avoir été lancés de l'un de ces trois pays.

Le commandant se figea.

— Croyez-vous qu'un de ces pays souhaite déclarer la guerre à la nation la mieux armée du Moyen-Orient ? marmonna-t-il, indigné.

— A première vue, non ! Ils ont assez à

faire avec leurs propres difficultés. Mais faut-il pour autant écarter cette éventualité ?

— Cela va de soi ! D'autant que quand les Iraniens ou les Irakiens tirent des missiles, ils préfèrent le faire les uns sur les autres, acheva le commandant en ricanant.

Ben voyons !

— D'ailleurs, intervint pour la première fois le capitaine Ahlat, ils n'entretiennent dans ces régions que des forces symboliques destinées surtout à contenir les Kurdes.

— Ils sont au moins d'accord sur ce point, renchérit Kayderun, triomphant.

— On l'a bien vu quand les Irakiens ont sacrifié les cinq mille villageois d'Halabja en les aspergeant d'ypérite, maugréa Hubert presque pour lui-même.

— En outre, poursuivit Ahlat qui semblait s'en moquer, n'oublions pas que ce sont des cavaliers kurdes qui ont attiré les hélicos dans un guet-apens. L'enregistrement des conversations radio retrouvé dans les boîtes noires est formel.

— Je vous l'accorde, concéda l'Améri-

cain. Mais rejeter la faute sur les Kurdes paraîtrait logique s'il ne s'agissait pas d'armes aussi perfectionnées. D'où les tiendraient-ils ?

— Voilà le mystère, admit le commandant. Toutefois, le capitaine Ahlat émet là-dessus une hypothèse qui nous semble plausible.

— Oui, enchaîna celui-ci avec satisfaction. Nous pensons qu'il s'agit sans doute d'armes volées.

Et allez donc ! H.B.B. trépignait en son for intérieur mais n'en laissa rien paraître.

Il prit son air naïf de celui qui n'a rien compris.

— A qui ?

— Aux Irakiens, puisqu'elles sont russes...

— Et par qui ?

— Par les Kurdes d'Irak qui les passent ensuite en contrebande à ceux de Turquie, continua l'autre, triomphant. Cette guerre est une véritable aubaine pour les bandits de toutes sortes qui peuvent se livrer à un trafic d'armes à grande échelle. D'ici à ce qu'ils les revendent aux Iraniens, il n'y a qu'un pas...

Cela devenait délirant.

— Dans ce cas, pourquoi les Kurdes auraient-ils abattu vos hélicoptères ?

— Parce que ceux-ci étaient sur le point de les découvrir.

— Je vois, marmonna Hubert qui voyait surtout dans quel bournier ils se fourvoyaient. Et je suppose que vous avez envoyé des troupes sur place pour les liquider une bonne fois ?

— En effet, répondit le commandant, mais trop tard : les rebelles avaient démenagé.

— Sans laisser de traces ?

— Pas grand-chose. Après une telle provocation, ils ont dû s'aviser que la région devenait dangereuse. Nous avons procédé à quelques arrestations, mais...

Hubert préféra ne pas imaginer dans quelles conditions et reprit :

— Je ne comprends toujours pas pourquoi de simples brigands se seraient amusés à tendre un tel piège à une armée régulière, sachant les représailles qui les attendraient.

— C'est dans leur nature, observa Ahlat. Ce sont des enragés de la guerre, ils ont besoin de se battre. Des armes

aussi sophistiquées, nouvelles pour eux, leur auront tourné la tête, ils l'auront voulu les essayer.!

— Dans ce cas, qu'attendez-vous de nous, au juste ? Cette affaire relève de questions purement intérieures à votre pays.

— Nous sommes inquiets de ce remue-ménage chez les Kurdes qui semblent prêts à s'allier entre nations pour organiser un nouveau soulèvement. Pour eux, les frontières sont des passoires. Depuis 1971, toute l'Anatolie orientale est redevenue une véritable poudrière.

Traduire « Anatolie orientale » par Kurdistan, mot tabou chez les Turcs...

— Leur révolte d'alors a pourtant pu être étouffée dans l'œuf, objecta Hubert.

— Jusqu'à la prochaine. Vous rendez-vous compte où cela pourrait mener une région aussi instable en ce moment ?

— Assez bien, oui : au chaos total.

Le commandant Kayderun se pencha en avant, un sourire charmeur découvrant ses dents blanches parfaitement alignées. Une vraie publicité pour pâte dentifrice !

— Mais nous savons, vous et moi, que

l'Amérique ne le permettra pas. N'oubliez pas que nous sommes son ultime rempart contre le rideau de fer. Et le plus solide aussi ! Le monde occidental doit savoir quel danger il court si nous laissons faire.

On y arrive ! songea Hubert.

— Autrement dit, interrogea-t-il, vous nous demandez d'envoyer des experts internationaux sur place pour contenir les Kurdes ?

— C'est cela. Ces gens ne se tiendront jamais vraiment tranquilles, sauf si nous pouvons les empêcher à temps de commettre l'irréparable.

— Je sais, soupira l'Américain, narquois. C'est un peu comme les Indiens chez nous. Vous devriez les parquer dans des réserves.

Le commandant ne sut trop comment prendre cette remarque mais, déjà, son interlocuteur se levait, indiquant que la séance touchait à sa fin.

— Eh bien, messieurs, merci d'avoir bien voulu vous déplacer jusqu'ici ! Je ferai part au plus vite de vos recommandations aux autorités compétentes.

Sur la ligne codée de l'ambassade, Hubert entra en contact direct avec le général Stanford.

— Ici Janus, annonça-t-il.

— Alors ?

— C'est clair, les Tucs nous demandent notre caution pour remettre une fois de plus les Kurdes au pas.

— Comprends pas.

— Ecoutez, le gouvernement turc ne croit pas le moins du monde à un complot politique, il préfère y voir un prochain soulèvement des populations kurdes autour des trois frontières.

— Ce qui a le mérite d'être plausible.

— Mais presque trop beau, si j'ose dire...

Le silence de Stanford fut de courte durée. Les deux hommes s'étaient vite compris.

— En effet, grommela le général, cette thèse sent le roussi. Elle m'a tout à fait l'air téléguidée par des gens qui auraient intérêt à fiche un peu plus de pagaille dans le guêpier actuel du Moyen-Orient.

— Et, ici, l'armée n'attend qu'une

nouvelle étincelle, ainsi que la bénédiction de l'Occident, pour se lancer dans le grand nettoyage, de préférence à coups de napalm et de mitrailleuses lourdes.

— Vous ne noircissez pas un peu le tableau ?

— A peine.

— Vous savez, les Turcs ne sont pas forcément les brutes sanguinaires que certains voudraient laisser entendre. Mettez-vous à leur place. Quand on a des voisins aussi turbulents que l'Irak et l'Iran, sans compter l'Arménie d'U.R.S.S. qui monte à ébullition, on est en droit de vouloir maintenir l'ordre chez soi.

— Il n'empêche que ce ne sont pas des enfants de chœur non plus. Ce qu'ils attendent de nous c'est de les laisser « maintenir l'ordre » à leur façon. A défaut d'applaudir, il faudrait que nous fermions les yeux sur les moyens qu'ils utiliseront.

— C'est donc pour cette raison qu'ils voulaient nous avertir ?

— J'en ai l'impression. Ils réclament des techniciens mais si nous pouvions en outre faire grand bruit autour de l'af-

faire des hélicos, cela leur conviendrait tout à fait.

— Vous voudriez partir au Kurdistan en tant que journaliste ?

— Pas vraiment. Ce serait le meilleur moyen d'affoler les Kurdes. Disons plutôt archéologue. Dans ces contrées c'est un bon label pour passer inaperçu...

— Vous souhaitez que les Turcs ignorent qui nous envoyons là-bas ?

— J'y tiens absolument. Je demande carte blanche pour agir à ma guise en fonction de ce que je découvrirai sur place. Vous seul serez au courant.

— Allez-y, mon garçon ; toutefois vous ne disposerez que de peu de temps. Et il vous faudra garder la possibilité de reprendre contact à tout moment.

— Je pourrais me dire aussi « photographe archéologue » et vous expédier régulièrement mes « reportages », par exemple.

— Comme vous voudrez. Attendez néanmoins que je vous mette en contact avec un correspondant local. Vous risquez d'en avoir besoin.

La fille était belle comme une sultane des Mille et une Nuits.

Du haut des formidables remparts d'Hattusa, l'ancienne capitale hittite autrefois rivale de Thèbes et de Babylone, Kenizé Zulficar contemplait le champ de fouilles surplombant Bogazköy, le « village de la Gorge ». Coiffée à la mode anatolienne de cinq épaisses tresses d'un profond noir bleuté, elle arborait une combinaison-salopette kaki serrée à la taille par une épaisse ceinture de cuir fauve qui soulignait son orgueilleuse poitrine ; l'encolure entrouverte et ses manches relevées jusqu'aux coudes révélaient une peau hâlée un peu luisante à la chaleur de

midi. Bien campée sur ses interminables jambes, chaussée de ses éternelles bottes en souple croûte de mouton, elle semblait inspecter l'horizon désertique, à la recherche de quelque improbable cavalier.

Et Brian Longfellow ne parvenait pas à détacher ses yeux de la silhouette superbe.

Assis sur un muret, un mince sourire aux lèvres, il buvait son thé à petites lampées, s'interrogeant sur les idées qui occupaient cette jolie tête aux prunelles d'obsidienne liquide, au long nez droit, à la bouche abricot souvent entrouverte sur une rangée de dents régulières.

C'était tout juste s'il avait pu lui adresser deux fois la parole depuis qu'il était arrivé la veille au soir. Elle semblait l'ignorer, ne s'occupant que des chercheurs turcs dont l'un, sans doute, était le contact qu'il devait rencontrer. A ce qu'il savait, pourtant, elle était archéologue, diplômée de Harvard... Par la force des choses, elle devait donc bien parler l'anglais. A moins, conclut-il philosophe, qu'en terre musulmane elle ne

reprenne l'attitude pudique exigée chez les jeunes filles de son pays.

De nouveau, il sourit pour lui-même : tous les adjectifs pouvaient s'appliquer à cette altière personne, sauf celui de pudique. Elle avait de ces façons de vous toiser qui en disaient long sur le million d'arrière-pensées qui devaient lui traverser l'esprit.

Mais Brian n'était pas homme à s'inquiéter de ce genre de situation. Tôt ou tard, il percerait son mystère et sans doute plus vite qu'elle ne l'imaginait. Simple question d'opportunité.

Dépliant ses longues jambes et remontant son chapeau de toile sur ses cheveux blonds, l'Américain s'approcha d'un groupe d'étudiants occupés à extraire, à l'aide d'une minuscule brosse, un délicat fragment de tablette portant des inscriptions cunéiformes. D'un seul coup, il vit la jeune femme se diriger vers l'une des deux caravanes qui servaient à la fois de laboratoire, de cuisine, de douches et de salle de repos climatisée pour le groupe d'archéologues.

Sur une impulsion, il vérifia d'un coup d'œil circulaire que personne ne le sur-

veillait et partit à sa poursuite. Dans l'étroit passage formé par les véhicules garés côte à côte, il constata qu'aucune des deux portes n'avait été ouverte. Même en courant, Kenizé n'avait pu à ce point le distancer. Où était-elle passée ?

Agacé, il contourna l'arrière pour se retrouver au bord de la route de Vasilikaya, déserte à cette heure. Un silence profond régnait sur la vallée écrasée de chaleur, troublé par les seuls appels d'un rapace planant haut dans le ciel.

Brian s'arrêtait pour regarder autour de lui quand une main ferme le saisit au col, pour le plaquer sans ménagements contre la roue de la caravane. La vigueur de la poigne le surprit d'autant que c'était Kenizé. Il n'esquissa aucun geste de défense ; d'ailleurs, elle pointait sur lui un long poignard effilé à manche de nacre.

— C'est donc vous, « *Janus* » aux deux visages ? demanda-t-elle de sa voix profonde et cassée.

En un éclair, l'Américain repassa mentalement toutes les personnes qui pouvaient être au courant de sa présence en Turquie. En principe, aucun recoupe-

ment n'était possible. En principe... Il se méfiait trop des « conseillers » aux dents longues qui gravitaient à la Maison-Blanche autour du Président.

— A quoi jouez-vous, au juste ? interrogea-t-il pour gagner du temps.

— Faut-il vous appeler Brian ou Hubert ?

Cette question formulée avec un demi-sourire plus malicieux que menaçant.

D'un geste calme, il repoussa le bras qui brandissait le poignard.

— J'ai pour principe de ne pas répondre aux dames qui m'agressent le couteau entre les dents.

Kenizé rempocha son arme d'un air amusé :

— Excusez-moi, je me demandais encore si je n'avais pas affaire à un simple archéologue.

— Vous avez de drôles de façons de vous en assurer. Qui vous dit que je n'en suis pas un, d'abord ?

— Vous auriez hurlé... ou bien cherché à vous défendre.

— Je vois.

Il préférerait ne pas imaginer le spectacle d'un malheureux quidam se défen-

dant contre cette tigresse. Outre ses diplômes universitaires, elle devait posséder un ou deux doctorats en arts martiaux...

Son instinct ne l'avait donc pas trompé, la belle Kenizé était autant archéologue que lui.

— Je vous cherchais depuis mon arrivée, poursuivit-elle. Personne, à Langley, n'a été capable de me fournir une photo de vous.

Un rictus étira les lèvres de l'Américain. Au moins pouvait-il se flatter de cet exploit : les ordinateurs de l'Agence ne connaissaient que son ancien visage, avant que Cleveland Fox ne prît l'initiative de le soumettre à une intervention de chirurgie somme toute fort esthétique (1); il l'avait encore personnellement vérifié en passant par le siège de la C.I.A., à Langley, en Virginie. Alors qui savait qu'Hubert Bonnisseur de la Bath venait d'endosser l'identité de Brian Longfellow, archéologue ? Qui se doutait qu'à son grand dam, il ne se trouvait pas

(1) Voir *O.S.S. 117 est mort*.

pour son seul plaisir sur le champ de fouilles de Bogazköy ?

— Qu'en auriez-vous fait ? maugréa-t-il de mauvaise foi.

— Je vous aurais reconnu plus vite. Vous ne m'avez pas beaucoup aidée.

— A quoi faire ? J'ignore qui vous êtes. Expliquez-vous.

A première vue, elle venait de la C.I.A. Toutefois, Hubert ne possédait, sur place, aucun moyen de le vérifier. Et puis, elle en savait, de toute façon, beaucoup trop à son goût. Mieux valait endormir sa méfiance avant de chercher à découvrir qui l'envoyait.

Pourtant, elle parvint encore à l'étonner :

— Si je vous dis que je viens de la part de M. Sarkis, me croirez-vous ?

En son for intérieur, Hubert tressaillit ; le chef de cabinet du général Stanford était bien capable de lui réserver ce genre de surprise, toutefois personne ne l'avait averti que son « correspondant local » serait une fille... qui semblait, de plus, avoir ses grandes et petites entrées à Langley. Bizarre... Jusqu'à plus ample

informé, Hubert se tiendrait sur ses gardes.

— Peut-être, soupira-t-il faussement conciliant. Où devrai-je me réfugier, la prochaine fois que je voudrai prendre des vacances tranquilles ?

— Au centre de la Terre, ou sur la Lune, tant qu'il ne s'y trouvera pas de terroristes.

— Des terroristes habillés en petits hommes verts... ce serait original, en effet !

Quoique...

— Bien ! reprit-il, alors expliquez-moi ce que vous faites ici.

— Je dois me tenir à votre disposition.

Une brève lueur s'alluma dans l'œil bleu pâle d'Hubert.

— Pas possible ! Pour me servir de garde du corps, peut-être ?

— Je ne crois pas que vous en ayez besoin, sourit la jeune femme. Vous possédez trop de sang-froid pour mon goût.

— Elles ne disent pas toutes ça...

Apparemment peu encline à entrer dans ce petit jeu, Kenizé ne releva pas.

— Vous avez une mission à remplir,

dit-elle d'un ton presque sévère, et je suis chargée de vous guider sans trop nous faire remarquer à travers un pays dangereux.

— Pourquoi vous ?

— Parce que je suis kurde, descendante des *aghas* d'Agribkûn, au sud de Bitlis.

— Faut-il vous appeler « Princesse » ? s'enquit H.B.B., moqueur.

Son interlocutrice prit un air offensé.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! Aujourd'hui, ce mot devient presque une injure dans la bouche des Kurdes. Ils ont subi trop d'oppressions de leurs seigneurs pour les respecter sans mélange. Si je suis fière de mes ancêtres, c'est parce que mon grand-père est un héros du siège de Dersim dont la population a fini par être massacrée en 1938 et qui a été rayée de la carte ; à sa suite, nous avons tous participé à la lutte contre l'oppresseur turc mais, avec mon frère aîné, mon père a été torturé à mort par l'armée en 1971. Plus que de ses origines, notre famille en conserve une sorte d'aura dans la région.

Ils s'étaient lentement éloignés des

caravanes pour s'asseoir sur des rochers en bordure de la vallée plombée de chaleur stagnante.

— Vous deviez pourtant être toute jeune, reprit H.B.B. après un court silence.

— J'avais douze ans, c'était suffisant pour porter des messages à travers la montagne.

— Et comme ça vous venez de Harvard ?

— D'en face, plus exactement, du M.I.T. (1). J'ai fait partie des rares jeunes filles kurdes qui ont pu accéder à l'instruction. Je suis partie étudier à l'université d'Ankara, et puis en Amérique, suivant ainsi le vœu de mon père. En cela, au moins, il était d'accord avec l'Atatürk qui entendait libérer les femmes musulmanes.

— Tout au moins celles qui en avaient les moyens, à ce que je vois...

— Ne vous méprenez pas. Ma famille remonte en effet à des temps très anciens et possédait autrefois beaucoup de terres

(1) Massachusetts Institute of Technologie, équivalent de Harvard par le prestige, plus spécialisé dans l'étude des sciences physiques et la technologie.

et de biens, mais elle s'est retrouvée ruinée après les multiples guerres menées depuis le début du dix-neuvième siècle pour établir le Kurdistan. Ma mère a dû tout vendre pour nous assurer une bonne éducation, à mon deuxième frère Tahar et à moi. J'ai obtenu une bourse pour passer mes diplômes d'ingénieur en électronique, et voilà...

— Voilà quoi ? interrogea brutalement Hubert. Quels sont vos rapports avec la C.I.A. ?

— Des plus restreints. J'ai en effet été contactée par l'Agence qui cherchait à s'infiltrer parmi les milieux kurdes. Ils commençaient tout juste à me donner une formation quand un certain Mike Sarkis est intervenu en personne pour me faire venir à Washington.

— Il y a longtemps ? demanda son interlocuteur plus calme et vaguement admiratif.

— Environ un an... J'ai eu le temps de suivre un bon entraînement.

Aucun rapport, donc, avec sa mission actuelle. Le général Stanford qui devait se préoccuper depuis longtemps de la situation politique de cette partie du

monde, s'était précipité sur la première occasion pour y envoyer ses meilleurs agents... car, à n'en pas douter, Kenizé représentait une recrue exceptionnelle, avec son passé de combattante, ses brillantes études universitaires, sa beauté. Pour peu qu'elle se fût montrée plus avenante, Hubert se serait régala à l'idée de travailler avec une aussi jolie collaboratrice...

— Au fait, interrogea-t-il à brûle-pourpoint, comment avez-vous pu fréquenter leurs écoles après ce que les Turcs ont fait à votre famille ?

— Nous y avons été plus ou moins obligés. Ils croyaient nous intégrer en nous forçant à étudier parmi leurs enfants, et le contraire s'est produit. Nombre d'entre nous sont devenus marxistes révolutionnaires et font aujourd'hui partie de l'un ou l'autre des partis politiques clandestins qui luttent contre le gouvernement militaire de ce pays.

— Mais pas vous ?

Elle détourna la tête.

— J'ai vu de près ce qu'il en était, murmura-t-elle. Les méthodes des terro-

ristes ne sont pas plus belles que celles de ceux qu'ils combattent.

— Vous préférez celles de la guerre secrète..., railla-t-il.

— Pas vraiment, mais je ne peux pas non plus rester les bras croisés. Je n'aurais pas accepté cette mission si elle ne m'avait pas semblé juste.

— Que vous en a-t-on dit, à Washington ?

— Que des provocateurs cherchaient à soulever les populations kurdes de la frontière au risque de les faire massacrer...

Elle écarquilla soudain les yeux :

— Ce n'est pas cela ?...

— Si, bien que nous ne sachions pas qui sont au juste ces provocateurs. Je pense, pour ma part, qu'il s'agit d'un mouvement cherchant à déstabiliser le pays ; or, l'Amérique ayant tout intérêt à ce que la Turquie reste calme, vous risquez d'avoir l'air de travailler contre votre propre peuple...

— Peut-être, souffla-t-elle, mais je me doute qu'il va servir encore de bouc émissaire et pâtir le premier de sordides

querelles politiques ; sauf si nous intervenons à temps.

— Nous ferons ce que nous pourrons. Et en tout cas il n'y a plus une minute à perdre.

Elle eut un joli sourire nimbé de reconnaissance avant de reprendre d'un ton plus déterminé :

— Voulez-vous que nous nous mettions en route demain ?

— Attendez. Qui, au juste, connaît les vrais motifs de votre présence ici ?

— Personne à part Mike Sarkis et le général Stanford.

— Oui..., acceptons-en l'augure, mais que vient faire cette histoire de Langley où vous auriez recherché ma photo ?

L'expression de la jeune femme s'épanouit :

— Rien ne vous échappe, je vois. Rassurez-vous, je ne suis pas envoyée par la C.I.A. pour vous doubler ! Il se trouve, toutefois, que, quelque temps avant mon départ, je suis retournée en Virginie sous couvert de me familiariser avec le fonctionnement des ordinateurs et des communications radio de l'Agence. J'en

ai profité pour chercher discrètement votre trace.

— Savez-vous que chaque opération à l'intérieur des bâtiments peut être surveillée et interceptée à tout instant ?

— Je m'en doutais. Aussi avais-je pris soin de faire figurer votre nom parmi une liste de vingt-cinq autres... dont plusieurs correspondaient à des agents déjà morts, ajouta-t-elle gravement.

— Que voulez-vous, nous ne sommes ni invincibles ni éternels.

— En revanche, j'ai cru comprendre qu'il existait un système de résurrection tout à fait au point !

Ou la fille en savait trop, ou elle avait le Q.I. d'Einstein. En tout cas, elle ne manquait pas d'audace. A ce sarcasme à peine déguisé, Hubert répliqua d'un ton faussement sentencieux :

— Souvenez-vous des *Mille et une Nuits* : « La mort peut t'oublier aujourd'hui, elle ne t'oubliera pas demain. » Vous comprendrez mieux quand vous aurez mon expérience, ma chère. Tenez, dites-moi plutôt combien de missions vous avez déjà remplies.

— Plusieurs.

Quand il le fallait, elle pouvait se montrer discrète. Mais chacun sait que « plusieurs » commence à partir de deux...

— Maintenant, reprit-il, nous devons partir d'ici. Avez-vous prévu une solution de repli ?

— Pour vous, ce sera simple : votre reportage s'achèvera. Quant à moi, je vous rejoindrai à Ankara dans deux jours et nous partirons.

— Sous quel motif ?

— Une sorte d'excursion. Si vous voulez que personne ne se pose de question, le mieux sera de passer pour mari et femme. Disons que je vous emmènerai voir votre belle-famille.

— Fort bien, madame Longfellow. Et les papiers, y avez-vous songé ?

Elle se détourna pour cacher un demi-sourire.

— J'en fais mon affaire, assura-t-elle de sa voix rauque.

Une aube tiède se levait sur Ankara. Bientôt, ce serait la fournaise mais, à

cette heure, l'air était encore doux et des rues montaient les rumeurs du réveil de la ville.

Hubert avait préféré dormir la fenêtre ouverte. La climatisation l'insupportait quand elle n'était pas indispensable. Bien qu'au quatorzième étage, il entendait parfaitement les klaxons et les démarrages du carrefour, mais aussi les appels des marchands ambulants. Réveillé par le chant du muezzin que répercutaient tous les haut-parleurs des minarets, il se laissait encore bercer par ces multiples bruits qui ne le concernaient pas. Un dernier matin de tranquillité avant la bagarre. Il les appréciait d'autant plus qu'ils se faisaient rares dans son existence agitée.

Vers neuf heures, le téléphone sonna, alors que H.B.B. se trouvait évidemment sous sa douche. Le concierge lui annonçait l'arrivée de Mme Longfellow.

— Faites-la monter, dit-il en frottant ses cheveux mouillés.

Il alla fermer le robinet et revint en serrant une serviette de bain autour de ses hanches au moment où l'on frappait à sa porte.

— Entrez, ma chérie, entrez ! lança-t-il négligemment.

Dans l'encadrement se tenait une Kenizé méconnaissable avec son chignon civilisé, son tailleur de lin blanc, ses escarpins de cuir et sa lourde valise Vuitton. Elle paraissait arriver tout droit de New York.

Mais les immenses prunelles noires dans les yeux en amande, les sourcils épais, les pommettes hautes, les lèvres abricot, étaient, Dieu merci, reconnaissables.

Elle eut un mouvement de recul en voyant dans quelle tenue il l'accueillait.

— Faites comme chez vous, dit-il en fermant la porte. Je ne pensais pas que vous viendriez si tôt.

Bravement, elle fit deux pas en avant et se lança dans une explication toute professionnelle :

— J'ai tâché de faire correspondre mon arrivée avec un horaire d'avion venant des U.S.A.

Hubert réprima un sourire amusé. Elle se croyait en plein film d'espionnage !

— Ne me dites pas que nous sommes à ce point surveillés !

— Qui sait ? Mieux vaut ne rien laisser au hasard, répondit-elle en ôtant sa veste.

Un chemisier de soie saumon rehaussait son teint mat et laissait apparaître un lourd collier d'or, dernier vestige, sans doute, de la fortune familiale.

— Nos passeports nous attendent, reprit-elle. Il ne manque que votre photo.

— Réglons cela ce matin, et mettons-nous en route tout de suite après.

— Nous irons aussi chercher l'équipement nécessaire à un archéologue-photographe, ainsi qu'une longue-vue et des guides de voyage pour mieux jouer les touristes. Nos visas et nos permis de conduire nous seront fournis en même temps que nos passeports.

— Posséderiez-vous la moitié du grand bazar ?

— Non, mais vous n'êtes pas loin de la vérité... J'entretiens d'excellents rapports avec un marchand des faubourgs qui connaît mille combines pour gagner de l'argent.

— En volant, au besoin ?

— Sans doute...

Elle haussa ses jolies épaules :

— Je le paie, je ne veux pas savoir le reste.

— Peut-être, mais les Turcs ne sont pas spécialement réputés pour avoir les yeux dans leur poche. S'ils venaient à découvrir la falsification...

— Pas avec lui, c'est un as du maquillage.

— Admettons. Il reste un détail, cependant. Si nous sommes censés être mari et femme, nous devons toujours partager la même chambre. Y avez-vous songé ?

— Oui.

La réponse laconique laissa Hubert perplexe : cette charmante personne ne semblait pas apprécier outre mesure une telle perspective, néanmoins elle l'acceptait, comme inévitable sans doute... Peu flatteur pour un séducteur mais rassurant pour un agent. Elle songeait avant tout à son travail.

Enfin...

— Si vous voulez bien m'attendre, je serai bientôt prêt.

Ce disant, il choisissait dans la pendurie un costume clair et des sous-vêtements, faisant mine d'ignorer le regard d'onyx qui s'attardait sur son large torse dénudé.

— Au fait, lança-t-il avant de s'enfermer dans la salle de bains, quel est le prénom de Mme Longfellow ?

— Toujours Kenizé. Je ne change pas d'identité, moi.

— Juste d'état civil ?

— Pour un temps seulement...

— Vous savez, susurra-t-il, ce n'est pas parce que nous nous sommes mariés en Amérique que vous obtiendrez facilement le divorce !

L'échoppe d'Azzedin ressemblait à la caverne d'Ali Baba et devait faire le bonheur des touristes en mal de souvenirs bon marché prétendument authentiques. Coincée entre deux bicoques colorées, des *jecekondou*, « maisons faites en une nuit », dans une ruelle qui descendait de la citadelle, elle ne se signalait que par l'étalage tape-à-l'œil de sa

vitrine crasseuse. Pour y entrer, il fallait franchir un rideau douteux et commencer par habituer ses yeux à l'obscurité des lieux. Cela sentait les épices, le tabac et une indéfinissable odeur de poussière plus ou moins vénérable.

Hubert s'attendait à y trouver un vieillard cassé en deux, mais ce fut un homme plutôt jeune, rieur et à moitié chauve qui les accueillit avec des airs de conspirateur. Il semblait beaucoup s'amuser.

— Vous avez les photos ? demanda-t-il.

Son client sortit de sa poche une série de clichés d'identité effectués le matin même chez un photographe dont la vitrine annonçait solennellement l'utilisation d'un polaroid.

— Ça ira, apprécia le Turc d'un air important. Maintenant, vous allez signer ici, et là.

L'Américain s'exécuta ; l'homme disparut ensuite dans son arrière-boutique d'où ses clients l'entendirent claquer quelque appareil mécanique, aller et venir en marmonnant, s'affairer jusqu'à ne plus émettre le moindre son, comme

s'il s'était fondu dans les murs. Hubert et Kenizé se regardèrent, interrogateurs. Et si le bougre s'avisait de les dénoncer ?

Mais non. Il revint peu après, brandissant triomphalement deux passeports américains un peu trop parfaitement imités sur papier bleu au motif de la cloche et de l'écu tricolore. Encore de malheureux touristes américains qui avaient dû se faire rapatrier par le consulat, sans papiers ni argent... Les cartes plastifiées des permis de conduire paraissaient tout aussi authentiques et indiquaient les mensurations exactes de Brian Longfellow : six pieds trois pouces, deux cents pounds (1). Kenizé avait le coup d'œil. Pour le visa, Hubert dut se fier au savoir-faire de son fournisseur mais, apparemment, il pourrait l'utiliser sans crainte.

Il émit un sifflement appréciateur :

— Vous êtes un magicien !

— Oh non ! Rien qu'un artiste...

— Qui ne travaille pas pour la gloire !
marmonna l'Américain en comptant une impressionnante liasse de dollars.

(1) 1,90 m, 90 kg.

— Vous verrez, vous n'aurez pas d'ennuis, avec moi.

— Il ne manquerait plus que ça !

Tandis qu'ils sortaient, le marchand retint discrètement Hubert par le bras pour lui vendre des pistaches, l'air complice :

— Il faut prendre des forces, monsieur, lui glissa-t-il à l'oreille, parce que madame est très belle !

De retour à l'hôtel, ils préparèrent leurs bagages pour le lendemain. Délaisant son joli tailleur de lin, Kenizé entassa dans un sac : pantalons larges, chemises à manches longues, bottes et baskets, sans oublier châles et fichus qui seraient les plus sûrs des vêtements pour une femme dans les villages d'Anatolie.

Elle plaça le sac à côté de sa grosse valise Vuitton.

— Vous êtes sûre d'avoir besoin de ce bagage de luxe ? s'enquit Hubert.

— Sait-on jamais ?

Avec un petit sourire, elle l'ouvrit,

découvrant un émetteur-récepteur à ondes courtes.

— Je me suis spécialisée dans les communications radio, expliqua-t-elle, cela pourrait s'avérer fort utile dans les régions où nous nous rendons.

— Vous avez pensé à tout.

— C'est mon travail, répondit-elle modestement.

— Si tout le monde l'exerçait comme vous, le métier d'agent secret deviendrait une promenade de santé ! plaisanta-t-il.

A vrai dire, la jeune femme se révélait une précieuse collaboratrice, pleine de ressources et d'imagination. Hubert en avait rencontré beaucoup, dans son métier, souvent ravissantes, souvent efficaces, souvent courageuses, mais rarement aussi réservées... surtout quand elles possédaient ces trois qualités à la fois.

Un peu trop réservée pour son goût, d'ailleurs, mais il réglerait ce petit détail tôt ou tard...

Le soir, tout naturellement, il l'invita à dîner dans le restaurant de l'hôtel qui servait de la cuisine internationale,

et put constater qu'elle ne répugnait pas à boire du vin. Les quelques années passées aux Etats-Unis lui avaient permis d'apprécier certains bons côtés de la vie à l'occidentale !

Les têtes se retournaient sur ce couple si étrangement assorti : une superbe créature brune, grande et pulpeuse comme une amazone de l'Antiquité, au bras d'un athlète blond à la démarche aussi souple que nonchalante. Ils évoquaient deux fauves prêts à bondir mais qui, pour le moment, semblaient plutôt ronronner et s'étirer tranquillement, sûrs, le cas échéant, de leur puissance.

Vers minuit, ils gagnèrent leur chambre. Sachant que « Mme Longfellow » allait le rejoindre, Hubert avait pris soin, la veille, de demander deux lits jumeaux. Il n'avait pas pour habitude de forcer la main aux dames.

Il laissa sa compagne faire sa toilette avant lui, curieux de voir comment elle allait se comporter dans une telle situation. Elle reparut bientôt dans un simple tee-shirt blanc qui lui arrivait à mi-cuisses, ses longs cheveux tombant en lourdes cascades jusqu'à sa taille, et il se

dit que le monde était mal fait. Une telle femme, il l'aurait plus volontiers mise dans son lit que dans celui d'à côté...

Mais quand il eut à son tour achevé sa toilette, elle dormait à poings fermés, ou du moins semblait-elle le faire, le drap remonté jusqu'aux oreilles. En parfait gentleman, il ne s'avisa pas de vérifier.

En arrivant à l'arsenal retranché de Leninakan, le soldat Aliocha Vederenkou n'avait pu retenir un sifflement de surprise. Des missiles, des armes, des chars, il en avait vu plus que son compte, en Afghanistan, mais jamais à découvert comme ici, derrière une simple rangée de barbelés. Fallait-il que l'Armée fût sûre de son coup pour les entasser ainsi au vu et su de tous les habitants de la ville, à quelque cinq kilomètres de là, tout au plus !

Démobilisé après sa blessure reçue à Kaboul, le jeune homme avait passé un mois de convalescence chez lui, à Gorki, le temps de se fiancer avec Marfa, la belle et plantureuse postière qui avait

promis de lui écrire tous les jours. Jusqu'ici, elle tenait à peu près sa promesse...

Maintenant qu'il boitait — légèrement —, il allait achever son service dans cette petite ville frontrière paisible. La bonne planque en attendant le jour béni de la quille. Finalement, il s'en tirait bien, comme sentinelle dans un camp qui servait d'entrepôt pour des armes quelque peu désuètes mais encore fort efficaces entre des mains expérimentées. Sans doute finissaient-elles là leurs jours avant d'être détruites.

Tout de même, les rampes de missiles étaient encore impressionnantes, de l'énorme *SA-I Guild* avec ses douze mètres sur rail, aux batteries de *SS-Scud*, en passant par le monstrueux *SA-4 Ganef* à statoréacteurs, tous pointés vers l'Ouest... De quoi supprimer quelques avions et quelques villages à des centaines de kilomètres à la ronde. Des engins qui avaient beaucoup servi aux Irakiens contre Téhéran, entre autres.

Aliocha ne se posait pas de questions. En bon soldat, il n'avait pas d'états d'âme. Il accomplirait sa mission de

surveillance et rentrerait un beau jour chez lui pour épouser Marfa.

La première semaine, il ne cessa de penser à elle. A cette époque de l'année, il faisait assez chaud pour qu'il pût s'abandonner à ses rêveries sans inconvénient pour sa santé. En hiver, ce serait autre chose.

La mère de Marfa était une grosse *baba* dotée d'une telle poitrine qu'elle avait pris l'horrible tic de la relever de temps à autre avec ses avants-bras. A la longue, Marfa deviendrait comme elle, à n'en pas douter, mais, pour le moment, elle avait la taille fine et d'admirables cheveux châains aux reflets dorés, et ce sourire, ces dents... Que faisait-il là, pauvre soldat, à s'user la jeunesse dans un trou perdu quand une si belle fille s'épanouissait loin de lui ? Quand il pourrait enfin en profiter, elle serait grasse et lui chauve... Enfin presque.

A une cinquantaine de mètres de là, dans un champ dégagé qui prolongeait le camp, un lieutenant manœuvrait le groupe propulseur blindé d'un gros SS-I *Scud*. Avait-il l'intention de le sortir de

l'arsenal ? Intrigué, Aliocha regarda mieux l'homme qui l'accompagnait, un civil blond à moustaches, un camarade Oleg Tcherkassov, avait-il entendu annoncer à l'officier, le matin à la cantine. Sans doute un spécialiste qui venait vérifier l'état de l'engin.

Le rail de lancement poussait lentement la fusée à la verticale puis se détachait, tout aussi lentement. Que fabriquaient-ils donc ?

Brusquement, Aliocha sentit tout son sang refluer au bout de ses pieds. Ce sifflement strident... Ils n'allaient pas la lancer tout de même !

Le soldat n'eut pas le temps de se poser d'autres questions. Dans un jet de flammes assourdissant, le missile s'élevait dans le ciel. Orienté comme il l'était, il ne pouvait que partir vers l'ouest, sur la Turquie...

Aliocha n'avait plus envie de rêvasser.

*
**

Le petit avion atterrit en début de matinée à Diyarbakir, antique cité kurde et dernier relais avant les sombres terres

qui s'étendaient par plateaux successifs jusqu'à l'Iran.

A mesure qu'ils approchaient de la ville, Hubert avait l'impression de voyager dans le temps, et de se retrouver transporté peu à peu au cœur d'un cauchemar médiéval. L'illusion fut à son comble devant la gigantesque citadelle ceinte de cinq kilomètres de formidables remparts de basalte, ses ponts, ses tours et ses mâchicoulis anthracite, crachés par la lave de quelque génie maléfique.

Plus que partout ailleurs, les Kurdes s'entassaient à Diyarbakir la Noire comme dans un dernier refuge. On n'y entrait pas, on s'y enfonçait.

— Et dire, murmura l'Américain impressionné, que certains croyaient situer par ici le jardin de l'Eden ! Ce n'est pas exactement ce que j'appellerais un paradis !

— Non, murmura Kenizé en payant le taxi. En fait, ces terres sont peut-être les plus arides de tout le Kurdistan. Mais nous sommes chez nous et c'est ce qui compte.

Afin de gagner Siirt, Hubert et Kenizé devaient se procurer une voiture pour

poursuivre plus discrètement leur voyage. La jeune femme avait promis qu'elle trouverait tout ce qu'elle voulait mais son compagnon commençait à en douter ; il se voyait déjà repartir à dos de mulet !

Kenizé n'était plus venue à Diyarbakir depuis la mort de son père et elle redécouvrait avec étonnement cette fascinante fourmilière qui se refermait comme une fleur vénéneuse sous un ciel aussi implacable en été que glacial en hiver, quand des vents sibériens s'emparaient de ce qui s'était appelé, autrefois, la Haute Mésopotamie. Autour des remparts avaient éclos de sinistres bidonvilles habités par les paysans qui pensaient trouver de quoi mieux nourrir leur famille en se rapprochant de la ville.

La jeune femme précédait l'Américain dans une ruelle tortueuse qui sentait le moisi. Des gosses aux yeux noirs leur couraient dans les jambes. Quel véhicule pourrait jamais rouler dans ce caravan-sérail ?

Pourtant, elle paraissait sûre d'elle quand elle le fit entrer à sa suite dans une cour cernée de hauts murs suin-

tants. Surgi de nulle part, un petit homme barbu et enturbanné se planta soudain devant eux.

— *Selam Calekom !* lança-t-il d'un ton accueillant.

— *Calekom es selam*, répondit Kenizé.

Une longue conversation en kurde s'ensuivit, animée de nombreux gestes des mains, puis l'homme les invita à le suivre dans une sorte de passage dont on ne savait plus s'il était une rue avec un plafond ou un couloir percé des fenêtres de maisons voisines. Après quelques dédales ponctués de cris de gosses apparemment omniprésents dans cette ville, ils parvinrent à une avenue plus large descendant vers les faubourgs. Ils entrèrent dans un atelier de tissage bruissant comme une fourmilière, qui débouchait sur une arrière-cour aux forts relents de suif. Leur guide souleva une toile de bâche fermant un réduit où trônait une magnifique autant qu'inattendue Range-Rover flambant neuve.

— D'où sort-elle ? demanda Hubert intrigué.

— De chez le concessionnaire local, expliqua Kenizé. Mais je ne sais pas s'il

est au courant et s'il a déjà porté plainte...

L'Américain s'installa derrière le volant, mit le moteur en marche et l'engin partit, docile, réglé au quart de tour.

— Les papiers sont sous le siège, indiqua la jeune femme traduisant une remarque du vieil homme.

Elle les vérifia, car ils étaient rédigés en turc. Tout semblait en ordre, y compris le réservoir à essence qui était plein.

Ils s'apprêtaient à partir, quand leur guide les interpella.

— Il paraît que nous oublions quelque chose, dit Kenizé.

— Quoi ?

— Eh bien... il dit que nous allons nous aventurer dans des contrées dangereuses, que les gens sont sauvages, là-bas, que des touristes s'y font tuer tous les ans.

— Il ne sait pas que vous y avez habité ?

— Non, mais il a raison, de toute façon. Il veut que nous prenions ceci.

L'homme sortit du fond du garage une vieille carabine M1.

— Pourquoi pas un fusil d'assaut ? s'exclama Hubert, abasourdi.

— Ce serait plutôt à titre dissuasif.

— Et qu'en penseront les patrouilles militaires qui voudront vérifier notre identité ? Non, quitte à prendre une arme, autant qu'elle soit pratique.

Tandis que Kenizé traduisait, H.B.B. ajouta, l'air désinvolte :

— Il ne cacherait pas dans son fourbi un Smith et Wesson Bodyguard .38 Special, par hasard ?

L'homme leva sur lui des yeux ronds, comme s'il venait de prononcer une obscénité. Sans un mot, il s'éclipsa dans l'atelier puis revint, accompagné d'un acolyte plus jeune à la mâchoire plantée d'infâmes chicots, qui fit répéter sa question à l'Américain.

— Non, marmonna-t-il enfin en froissant sa barbe pointue. Mais attendez.

S'accompagnant d'un geste de la main pour les faire patienter, l'édenté disparut. Ses visiteurs attendirent de nouveau. Le vieux Kurde demeurerait immobile, l'expression vide comme s'il dor-

mait debout ; Hubert interrogea furtivement Kenizé du regard.

— C'est son neveu, dit-elle. Des gens tout à fait sûrs pourvu que nous y mettions le prix.

— Nous avons affaire à une entreprise familiale, à ce que je vois.

— Dans ce pays, c'est monnaie courante.

L'édenté arriva sur le seuil de la cour et leur fit signe de venir.

— Que dites-vous de ceci ?

Devant Hubert médusé, il ouvrit un paquet de chiffons contenant un superbe Remington Modèle 51, un calibre .38 automatique à sept coups, rarissime, qui valait sans doute une fortune.

— C'est une arme de collection ! souffla l'Américain. D'où peut-il bien la tenir ?

Kenizé haussa les épaules :

— Même s'il s'en souvenait, il ne nous le dirait pas.

— Vous saurez vous en servir ? demanda l'homme, l'air inquiet.

Hubert afficha un air candide :

— Au moins pour faire peur. Ça impressionne, non ?

— Certainement.

— Alors je le prends. Combien ?

— Deux cents dollars.

— La moitié ! intervint fermement Kenizé. Et s'il ne marche pas, nous reviendrons l'essayer sur toi !

Laissant la jeune femme marchander, Hubert soupesait l'arme qui paraissait en bon état. Plate, pas trop lourde, elle était célèbre pour sa précision.

Leur interlocuteur avait pris une expression scandalisée qui s'effaça vite au vu des billets verts que lui tendait Kenizé.

— Et j'espère, reprit-elle, que tu as aussi quelques munitions.

— Tout est là, mais je répète qu'il est dangereux de vous aventurer seuls...

— C'est notre affaire. A partir de maintenant, tu nous oublies.

— Comme si je ne vous avais jamais vus.

La précieuse valise Vuitton fut installée à l'arrière, avec les sacs, et ils partirent essayer la voiture autour de la ville. Hubert espérait secrètement trouver un coin tranquille pour vérifier aussi son arme mais, dans tout le Kurdistan, les

garnisons se multipliaient et l'on croisait à peu près autant de véhicules militaires que civils. Ce qui risquait de ne pas leur faciliter les choses s'il voulait s'exercer au tir dans les parages.

Ils s'apprêtaient à déjeuner, non loin des remparts, d'un frugal repas de salades et de grillades à la terrasse ombragée d'un petit restaurant, quand Hubert sentit le bras de Kenizé se poser sur le sien : d'un mouvement des yeux, elle lui fit comprendre que les informations diffusées par la télévision du bar pouvaient les concerner. Il se retourna pour entrevoir deux images d'une rue où venait sans doute d'avoir lieu un attentat.

— Une bombe à Kars, murmura-t-elle. Ce seraient encore des Kurdes.

— Cette ville se trouve au moins à cinq cents kilomètres d'ici !

— Oui, à proximité de la frontière russe.

— L'attentat est revendiqué ?

— Non. Mais il y a cinq morts dont deux militaires et les porteurs de la bombe. Les enquêteurs pensent à une

attaque manquée contre la caserne locale.

— Provocation ?

— Ce n'est pas certain. Ils supposent plutôt que les Kurdes voulaient piller l'arsenal.

— Mais Kars est une ville arménienne ! Les Kurdes y sont en minorité.

— C'est bien ce qui m'étonne, marmonna Kenizé, songeuse. Pourtant les poseurs étaient kurdes.

— Que signifie ce micmac ?

Curieuse coïncidence, tout de même... Préoccupé, Hubert se leva.

— Comme je ne vais pas vous demander d'ouvrir votre valise en pleine rue, savez-vous si je pourrais téléphoner aux Etats-Unis ?

— Le mieux serait d'essayer à un bureau de poste. Il y en a un au bout de la rue.

L'attente dura trois quarts d'heure. Un record de vitesse.

Il ne devait pas être cinq heures du matin à Washington. Mieux valait réveiller Mike Sarkis que le général Stanford qui risquait de ne pas apprécier la plaisanterie si l'affaire n'en valait

pas la peine... tandis que son chef de cabinet, qui avait laissé un numéro personnel à Hubert, ne pouvait que dormir aux aguets, ses lunettes et son bracelet-montre à portée du téléphone.

La voix qui répondit était effectivement ensommeillée :

— Où diable êtes-vous à une heure pareille, mon vieux ?

— Au fond du Kurdistan, en train de déjeuner en charmante compagnie.

Un silence. Mike Sarkis devait remettre de l'ordre dans ses idées.

— Ah oui ! Le décalage horaire... Quel bon vent vous amène ?

— Je ne sais pas s'il est bon mais j'aimerais que vous me donniez quelques éclaircissements au sujet de l'attentat de Kars.

— C'est vrai ! Nous avons cherché à vous joindre hier, à ce propos. A titre tout à fait officieux, je dois préciser que ça n'était pas une bombe mais un missile.

— Comment ça ? Je croyais qu'il s'agissait d'une bombe, posée par des Kurdes qui auraient sauté avec ?

— Ça, c'est la version officielle afin de

faire croire au retour des attentats terroristes du P.K.K. d'extrême gauche (1).

— Alors, que signifie cette histoire de missile ?

— Il ne peut s'agir que d'un accident ou d'une erreur humaine. Ce genre de fusée atteint toujours sa cible.

— Qui vous dit que sa cible n'était pas seulement la ville de Kars, pour y créer un beau désordre en pleine ville ? rétorqua H.B.B. agacé.

— Pas en Arménie, à cinquante kilomètres de la frontière soviétique, voyons ! Ce serait trop gros ! Or, selon les experts envoyés sur place, la fusée a été tirée de cent kilomètres de là, d'où je peux conclure que c'était depuis l'U.R.S.S. ! Alors de deux choses l'une : ou elle l'a été par un fait exprès et c'est la Troisième Guerre mondiale, ou elle l'a été par erreur et l'U.R.S.S. va vite présenter ses excuses.

— Pour les excuses de l'U.R.S.S., vous pouvez toujours attendre !

(1) Partiya Karkerên Kurdistan (Parti des Travailleurs du Kurdistan), mouvement révolutionnaire créé en 1979 pour mener la « guerre de libération nationale » du Kurdistan.

— Peut-être, mais le problème n'est pas là... Pour moi, ce qui compte c'est qu'il s'agit d'un missile *SS-I Scud*, donc russe. Cela donne à penser, non ?

— Non. Figurez-vous, Sarkis, que cela me conforte surtout dans mon idée que les Soviétiques ne sont pas tout blancs dans l'affaire, même si d'aventure ils présentaient leurs excuses.

— Tâchez d'aller voir sur place si vous le pouvez.

— Je tâcherai. Au fait, la prochaine fois que vous voudrez m'envoyer une tigresse prête à m'écorcher vif dans la montagne, prévenez-moi ou envoyez-moi une cuirasse !

— De quoi voulez-vous parler ?

— De la belle odalisque qui me sert de garde du corps.

— Vous plaisantez ! C'est une princesse kurde ! Il ne faut surtout...

Décidément, ce pauvre Mike manquait du plus élémentaire sens de l'humour. A son ton suffoqué, Hubert devina non sans délice les multiples turpitudes qu'il devait déjà imaginer.

— Je m'en voudrais de vous empêcher de dormir plus longtemps, coupa-t-il

goguenard. Retournez à vos beaux rêves, quant à moi, je cours rejoindre la belle sultane que vous m'avez si obligeamment envoyée.

Mais l'infortuné chef de cabinet pourrait-il encore fermer l'œil ?...

Planté sous une tour ronde qui le surplombait du haut de ses vingt-cinq mètres, Hubert regardait les nuages courir sur les créneaux, lui donnant l'impression que le titan noir allait lui tomber dessus.

Il laissait Kenizé s'expliquer avec un officier de la caserne toute proche et qui, le doigt sur la détente de son arme, comme tous les soldats qu'ils croisaient, leur conseillait fermement de ne pas s'aventurer maintenant dans les montagnes de Siirt où ils risquaient de n'arriver qu'à la nuit tombée. L'homme paraissait désireux de rendre service à des touristes inconscients, mais Hubert n'avait pas de temps à perdre. Il voulait

se rendre au plus vite sur les lieux où avaient été abattus les trois hélicoptères.

Un coup de feu le tira brutalement de sa contemplation.

Il comprit vite ce qui se passait : à découvert devant les murailles, un Kurde, vêtu de kaki et coiffé d'un turban rouille, filait ventre à terre poursuivi par une troupe de soldats vociférants. L'officier se détourna, se désintéressant de Kenizé qui en profita pour revenir vers la voiture. Hubert avait déjà jeté ses appareils photo sur la banquette arrière et sauté au volant pour démarrer aussitôt.

— Si j'ai bien compris, indiqua sa compagne essoufflée, il s'agit de deux terroristes surpris en plein sabotage.

— Encore ?

— Oui, on dirait que c'est tout le Kurdistan qui se soulève en même temps... Le complice a été abattu.

— S'ils ont posé une bombe ou balancé un missile, nous ferions mieux de ne pas traîner.

Il fit bondir la Range-Rover en avant et fonça vers la route, afin de mettre le

plus de distance possible entre eux et la caserne.

Une violente déflagration retentit dans leur dos tandis qu'une blafarde clarté illuminait la route comme un puissant coup de projecteur. Instinctivement, ils se penchèrent en avant mais Hubert parvint à garder la maîtrise de son véhicule, malgré les débris de cendres et de bois qui retombaient en pluie meurtrière. En fait, l'explosion avait eu lieu assez loin, ils le constatèrent en se retournant mais, à l'endroit où ils se trouvaient quelques instants plus tôt, une casemate venait de s'écrouler qui les aurait sans doute ensevelis.

Des cris, des sirènes, des galopades, l'agitation était à son comble. Les misérables bicoques alentour paraissaient intactes. C'était donc bien la caserne qui était visée.

— Mieux vaut ne pas nous attarder, marmonna Hubert en accélérant. Dans cinq minutes, toute la ville refluera ici.

— Si nous avons l'air de nous enfuir, ils nous croiront complices.

— C'est un risque à courir.

Au premier carrefour, ils s'éloignèrent

de la ville, vers la plaine rocailleuse où commençaient à s'étirer les ombres de l'après-midi.

Hubert et Kenizé le virent en même temps : à bout de souffle, le fugitif au turban rouille se traînait sur le bord de la chaussée, le pied droit ensanglanté. Aucun buisson ne serait assez dense pour le cacher à ses poursuivants, qui passeraient au crible la moindre cabane.

— Il n'en a plus pour longtemps, murmura la jeune femme d'un ton consterné.

Hubert freina, sortit de la voiture en courant, prit le blessé sous l'épaule et l'aida à s'engouffrer dans la voiture avant de redémarrer sur les chapeaux de roue.

— Installez-le ! lança-t-il à sa compagne.

A l'arrière, l'homme gémit de douleur en se redressant pour prendre le mouchoir imbibé d'eau que lui tendait Kenizé.

— Tâchez de savoir qui il est, reprit Hubert.

Dans son rétroviseur, il contemplait

les yeux fiévreux, le visage mangé par une barbe noire.

— *Navê te b hêr ?* (1) demanda Kenizé.

Il s'appelait Nouredine Turzim et remerciait ses amis de lui avoir sauvé la vie mais il n'en dirait pas davantage et les priaait seulement de le conduire vers les montagnes où il pourrait se cacher. A son tour, il s'étonna de voir une jeune femme kurde en compagnie d'un Américain, et celle-ci lui expliqua qu'ils s'étaient mariés aux Etats-Unis et venaient rendre visite à sa mère, qu'elle se ferait un plaisir de l'amener dans son village s'il le voulait. Selon la tradition, il pourrait dormir dans la mosquée et s'y trouverait en toute sécurité.

Evidemment, Hubert n'apprendrait pas de cette manière ce qu'il voulait savoir, mais il tenait là une piste providentielle. Ce n'était pas par pur altruisme qu'il avait recueilli le fugitif et il n'entendait pas le lâcher sans en avoir tiré un maximum de renseignements. L'objectif consistait, pour le moment, à le mettre en confiance. En la matière,

(1) Comment t'appelles-tu ?

l'intervention de Kenizé s'avérait des plus précieuses.

— Il n'a pas un accent d'ici, précisa-t-elle. Il doit venir de Syrie ou de je ne sais où...

En tout cas, il y avait fort peu de chances pour que leur passager comprît l'américain, cependant H.B.B. préféra jouer son rôle de mari attentionné et conseilla d'un ton suave à la jeune femme de dormir. La route serait encore longue et difficile. Kenizé comprit l'allusion, se tut, et le terroriste ne tarda effectivement pas à s'assoupir.

A l'embranchement de Siirt, vers six heures du soir, Kenizé indiqua un chemin de terre qui mit à rude épreuve les amortisseurs du véhicule ainsi que les reins de ses occupants. Aux plaines caillouteuses avaient succédé les lacis de la montagne aux virages souvent abrupts. Le village d'Agribkûn n'était plus loin.

Comme une oasis dans le désert, il se signala par une rangée de peupliers au bord d'une rivière surgie de nulle part, sans doute un affluent d'affluent du Tigre. Derrière, apparut un groupe de maisons semi-troglodytiques qui s'éta-

geaient en espaliers sur le flanc de la montagne, la terrasse de l'une constituant le toit de l'autre. Cette fois, Hubert se crut au temps de Babylone.

La demeure d'Aliyé Zulficar Khan, le père disparu de Kenizé, se trouvait un peu à l'écart, sur un promontoire qui l'isolait et dominait le reste du village. De sa splendeur passée, ne restaient que quelques meubles soigneusement entretenus, des tapis aux couleurs encore éclatantes malgré leur usure, un guéridon de cuivre incrusté sur lequel leur fut servi le thé.

La veuve du héros était une vieille dame impressionnante de dignité, à la narine gauche percée d'une étoile d'or, et que tout le monde, dans le village, appelait respectueusement la *siti* (1). Vêtue d'une ample robe de mousseline vivement colorée, sur le pantalon bouffant traditionnel, et d'un foulard fleuri pour protéger ses cheveux, elle se tenait bien droite, inébranlable tel un chêne dans la tempête.

Elle reçut Hubert sans poser la moin-

(1) La Dame.

dre question, comme s'il était son propre fils, puis, après avoir soigné le fugitif qui souffrait toujours, envoya son petit serviteur avertir le *mela* (1) qu'un hôte blessé passerait la nuit, et peut-être les suivantes, à la mosquée dans la salle réservée aux visiteurs.

Afin de laisser croire aux habitants du village qu'il était bien marié à sa fille, elle accepta de garder l'Américain sous son toit et lui donna la meilleure chambre, où trônait un gigantesque lit à baldaquin, et prit Kenizé avec elle dans la seconde et dernière pièce, à part le salon, qui contînt encore quelques meubles, en l'occurrence un matelas et des coussins.

Hubert se sentait dans un univers différent, à des années-lumière de son métier, des soubresauts du monde, des magouilles de la politique internationale. Ici, la vie coulait, simple et calme, un calme trompeur, sans doute, mais qu'il devrait s'efforcer de protéger à tout prix, précisément...

A ce moment, il saisit que Kenizé

(1) Mollah (prêtre).

n'était pas venue seulement pour faire du renseignement, ni accomplir un travail au bénéfice des Etats-Unis, mais aussi, et surtout, pour sauvegarder l'existence de son peuple. Elle avait pris conscience que, dans cette période troublée, un nouveau soulèvement équivalait à un suicide collectif.

Malgré ces sombres pensées, Hubert ne tarda pas à s'endormir. Le village était plongé dans un silence total, ce qui le changeait de son ordinaire.

Au matin, il revêtit un pantalon de toile beige et une chemise bleue qui soulignait la clarté de ses yeux sur son teint hâlé. Il avala la collation, à base de pain et de yaourt que lui avaient préparée les deux femmes, puis entraîna Kenizé vers la mosquée.

— Allons voir notre ami. Nous devons absolument le faire parler au plus vite.

La pièce où avait couché le fugitif était vide, son matelas roulé sommairement contre le mur, comme s'il était parti depuis peu de temps.

— Quelle raison avait-il de nous fausser compagnie dans son état ? demanda

l'Américain. Il avait pourtant toutes les raisons de se croire en sécurité, ici !

— Ce n'est pas forcément une fuite.

— Savez-vous où il aurait pu se réfugier ?

— La montagne, la forêt, le maquis, les tentes des bergers ; à moins qu'une famille ne l'ait recueilli. Les gens sont très solidaires, ici, avec les *pesh-mergas* (1).

— Il faut le retrouver coûte que coûte.

— Nous demanderons au chef. De toute façon, il voulait que je lui présente mon mari...

Malgré sa contrariété, Hubert sourit.

— Excellente idée ! Je dirai que je désire prendre des photos sur les sites archéologiques les moins connus de la région.

Amal Kifrim Sherif était en train de nourrir les perdrix qu'il élevait en cage. C'était un homme de taille moyenne, d'âge moyen, de corpulence moyenne, seulement remarquable par la cicatrice qui lui barrait la joue jusqu'à la moustache. Il portait le costume traditionnel

(1) Maquisards.

kurde, pantalon bouffant en laine marron, large ceinture d'étoffe colorée, tunique brodée et turban noir.

— *Sagi zehmeta, kiçê hurmet!* (1), dit-il poliment.

Kenizé s'inclina et présenta son « mari ».

Le chef reçut ses hôtes sous une tonnelle ombragée, et leur fit servir du thé.

La jeune femme possédait une grande aisance à traduire les conversations, si bien que les deux hommes eurent l'impression de discuter ensemble sans difficulté. L'Américain commença par le complimenter sur la beauté de son pays puis demanda s'il pourrait lui fournir des guides pour partir dans la montagne afin d'y prendre quelques clichés.

Amal n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre le vrai sens de la requête :

— Vous n'êtes pas le premier à demander cela. Vous voulez vous rendre dans la gorge où ont été abattus les hélicoptères, je suppose ?

(1) Bienvenue à la fille de la noble dame !

Son interlocuteur se contenta d'acquiescer de la tête.

— Votre femme vous a dit combien cela pouvait être dangereux ? Et puis on ne peut y accéder qu'à cheval.

— Ça n'est pas un problème.

— Pourquoi les Américains ne s'intéressent-ils à nous que quand nous nous révoltons ? Personne n'écoute donc jamais les voix modérées ?

— Vous êtes si loin ! Il faut du sensationnel pour réveiller l'Amérique !

— Et ensuite, on nous traite de terroristes... Pourtant, personne d'entre nous ne veut prendre le risque de nous faire encore massacrer. Nous avons trop souffert pour ne pas aspirer à la paix. Nous ne sommes pas assez fous pour affronter à mains nues des armées entières.

— Et s'il suffisait de vous équiper de missiles ? interrogea sombrement Kenizé.

— Pour quoi faire ? Détruire quelques objectifs par-ci, par-là ? Recommencer la guerre d'Afghanistan ? Regardez ce que font les Irakiens ! Croyez-vous qu'ici ils hésiteraient à sacrifier les femmes et

les enfants si nous leur en fournissions le prétexte ?

— Non, murmura Kenizé, et pourtant des hélicoptères ont été abattus du côté de Siirt, une bombe a éclaté à Kars, une autre à Diyarbakir, hier...

— A Diyarbakir ? répéta le chef en plissant les yeux. Je n'ai pas encore écouté la radio, aujourd'hui, je ne savais pas.

— Oui, intervint Hubert. Et nous avons tout lieu de croire que l'homme que nous avons amené hier y était mêlé. Savez-vous où il est parti ?

Amal secoua négativement la tête, l'air accablé.

— Tout ça va mal finir, soupira-t-il.

— Qui organise ces attentats ? demanda Kenizé.

— C'est toi qui le demandes ? Ignores-tu où est ton frère, en ce moment ?

— Non.

— Ta mère ne t'a donc rien dit ?

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent d'inquiétude :

— Il aurait mis ses projets à exécution ?

— Hélas ! Il dirige une bande de fous

qui ont pris le maquis. Il se croit assez fort pour marcher sur les traces de son grand-père et de son père.

— Mais, gémit Kenizé, s'ils sont morts c'est parce qu'ils ne pouvaient déjà plus rien, à cheval, contre un détachement motorisé ! Que pourra-t-il de plus, aujourd'hui, contre une armée équipée de radars et de systèmes de transmissions électroniques ?

Elle s'adressait plus à son compagnon qu'au chef qui se tut un instant, déconcerté par ces précisions techniques.

— Il nous dira que les Afghans tiennent bien le coup, eux, répondit Hubert.

— Au prix de quels massacres, de quels sacrifices !

— Ces considérations ne comptent pas plus pour lui que pour eux, reprit Amal. Il se voit déjà le nouveau Mustafa Barzani (1), le libérateur des Kurdes.

— Mais ils ne possèdent pas d'armes ! s'écria la jeune femme. Et puis ses partisans ne peuvent pas être si nombreux...

— Détrompe-toi. Ils seront bientôt des milliers à marcher derrière lui,

(1) Héros de la révolution kurde en Irak.

pourvu qu'un premier succès vienne les mobiliser.

— Par exemple des hélicoptères de l'armée abattus ? suggéra Hubert.

— Je ne sais pas...

L'Américain n'insista pas. Le chef n'irait pas jusqu'à dénoncer nommément un des siens, même s'il désapprouvait ses agissements.

Un bruit inhabituel leur fit tourner la tête vers la rue où régnait brusquement une grande agitation. Un groupe de femmes et d'hommes, vociférant de colère, couraient après un cavalier, tentant vainement de l'arrêter. Il allait passer au triple galop devant la tonnelle quand Kenizé traduisit ce qu'elle venait d'entendre :

— Il a tué un enfant pour voler ce cheval !

Sans un mot, Hubert se dressa et, au moment où le fuyard arrivait à sa hauteur, il se détendit comme un fauve pour saisir sa monture par les rênes et l'immobiliser. Surpris, l'animal se cabra en hennissant, désarçonna son cavalier qui roula au sol mais se releva maladroitement. Voulant reprendre sa course, il

n'avait d'autre solution que de bousculer son agresseur et de sauter sur le toit de la maison en contrebas. Mais l'Américain l'avait vu venir. D'un croche-pied, il le déséquilibra et l'envoya heurter le mur de pierre derrière lui.

Etourdi, l'homme demeura un instant étendu. Il avait perdu son turban, mais Hubert ne s'y trompa pas. C'était Noureddine Turzim, le fuyard de la veille.

Le chef se précipita vers les villageois qui accouraient pour le lyncher. Une violente discussion s'engagea.

— Il allait voler un cheval pour s'enfuir, traduisit Kenizé, un garçon a voulu l'en empêcher et il l'a tué. Il prétend que c'est par accident mais les autres veulent l'exécuter sur-le-champ.

Soutenant comme il le pouvait un bras cassé, le maquisard semblait terrifié. Le ton montait. Des femmes criaient d'indignation, ramassant des pierres, prêtes à faire justice immédiatement.

Soudain, l'une d'elles en larmes, armée d'un tisonnier s'avança sans que personne cherchât à l'arrêter.

— C'est la mère, dit Kenizé.

— Elle va le tuer !

L'arcade sourcilière de Nouredine éclata sous un coup de tisonnier, une lèvre se fendit. Un cercle s'était formé et les villageois regardaient la femme passer sa douleur sur celui qui venait de tuer son fils.

— Arrêtez ! intervint brutalement Hubert.

Sans s'occuper des réactions, il fendit le groupe, interpella la femme qui continuait à frapper. Personne ne s'interposa pour l'empêcher de l'immobiliser mais il reçut d'emblée un coup à l'épaule assené avec une violence inouïe. D'un geste ferme, il réussit à désarmer la furie qui s'abattit sur le sol en hurlant sa douleur.

Sur un ordre du chef, deux hommes emmenèrent la malheureuse. Nouredine avait perdu connaissance et gisait, défiguré, dans un bain de sang.

Tout en frottant son épaule endolorie, Hubert se pencha sur lui. C'était le moment de le faire parler.

— Apportez-moi de l'eau ! cria l'Américain à Kenizé.

Le maquisard ouvrit la bouche sous le mouchoir trempé qui lui rafraîchissait le visage. Il murmura quelques mots à voix

basse mais, cette fois, Hubert ébahi n'eut pas besoin d'interprète.

N'en croyant pas ses oreilles, il le fit répéter puis se redressa tandis que l'autre retombait au sol, de nouveau sans connaissance. Le chef qui avait réussi à calmer les esprits put alors faire emmener Noureddine toujours inanimé, afin de le soigner.

Prenant Kenizé par le bras, Hubert s'éloigna des villageois en murmurant :

— Votre *peshmerga*, c'est un Russe. J'espère pour sa virilité, ses bras et ses jambes que les autres ne s'en apercevront pas trop tôt...

Kenizé s'immobilisa, stupéfaite :

— Et c'est lui qui a posé cette bombe ?

— On le dirait bien.

— Ainsi vous aviez raison depuis le début.

— Dans un sens cela ne me fait pas très plaisir, parce que si tous ces attentats sont téléguidés, nous arrivons peut-être trop tard. D'autres se produiront avant que nous ne puissions intervenir.

Anéantie, la jeune femme s'assit sur un muret de séparation entre deux terrasses.

— Mais pourquoi ? Quel intérêt ont-ils à faire massacrer quelques milliers de Kurdes ?

— Aucun. Les massacres ne seraient

qu'un incident de parcours. L'objectif consiste d'abord à jeter le maximum de trouble dans un pays allié des Etats-Unis.

— C'est ça, la *perestroïka* ?

— Vous savez, mes chers compatriotes n'agissent pas autrement au Salvador... Disons plutôt que c'est ça la politique, « l'équilibre des forces ». Et puis, si vous voulez devenir un bon agent, il ne faut pas vous laisser émouvoir par ce genre de considération. La morale des grandes nations n'est hélas pas toujours la même que la morale individuelle.

Hubert pourtant comprenait Kenizé. Elle était chez elle et, pire que la menace qu'elle croyait intérieure à son pays, le danger pouvait maintenant surgir de tous les côtés et s'avérerait beaucoup plus sournois, à peu près impossible à juguler. Cela tournait au combat de David contre Goliath.

— Venez, reprit-il en lui tendant le bras pour l'aider à se relever, vous allez me parler de votre frère. Je veux comprendre qui sont ces *peshmergas* et

en quoi ils se veulent les libérateurs du Kurdistan.

— Oh ! pour mon frère, au début ce n'était qu'un rêve d'enfant un peu idéaliste. Tahar a vu notre frère aîné se faire abattre sous ses yeux quand il avait à peine cinq ans. Il en a conservé une certaine exaltation. Vous avez constaté que ma mère n'était pas une fragile victime ; elle nous a élevés dans le culte des héros de la famille morts pour notre cause ; de plus, elle a tout sacrifié pour notre éducation. Malgré les multiples pressions que nous subissions à l'école et à l'université, Tahar ne pouvait certes pas adhérer à la « turquisation » voulue par le gouvernement. La dernière fois que je l'ai vu, il poursuivait ses études de droit à Ankara et militait dans un parti politique, mais je ne croyais pas qu'il irait jusqu'à prendre le maquis.

— Vous sauriez où le joindre, maintenant ?

— Non. Enfin, je pense que nous pourrions le trouver avec l'aide d'Amal et de quelques autres.

— Eh bien faisons-le au plus vite. Partons dès demain pour le défilé où ont

été abattus les hélicoptères, et nous poursuivrons cette expédition jusqu'à ce que nous trouvions votre frère.

— Vous savez monter à cheval ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça, je crois que ça ira.

La jeune femme sourit :

— Méfiez-vous, nos petits *jafs* sont vifs et robustes, ils n'ont rien à voir avec les braves chevaux de selle que vous devez connaître.

— Tant mieux, parce que nous sommes pressés.

Les préparatifs leur prirent le reste de la journée et, le soir, ils accueillirent avec bonheur le dîner de boulettes de mouton et de légumes bouillis, accompagnés d'un thé noir et très fort, que leur servit la *siti* aidée de son petit domestique de quinze ans.

Hubert se retira dans sa chambre peu après. Le départ était prévu pour le lendemain à sept heures et il désirait encore vérifier le pistolet acheté à Diyarbakir. A la lueur de sa lampe à pétrole, il le démontra pièce par pièce afin de le nettoyer et le graisser. L'arme ne lui parut pas en trop mauvais état quand il

l'eut remontée, il l'essuya avec un chiffon de soie, puis éprouva le ressort, emplit le magasin de cartouches, et le rentra d'un coup sec. Il mettait la sûreté quand il entendit sa porte s'ouvrir doucement.

Sur ses gardes, il déverrouilla silencieusement la sûreté et posa la main sur le Remington, prêt à s'en servir. Mais ce n'était que Kenizé.

Un doigt sur la bouche, elle lui fit signe de se taire, sans doute pour ne pas éveiller sa mère, puis entra sur la pointe des pieds, referma derrière elle.

Les yeux cernés de kohl semblaient plus profonds que jamais, elle portait un long caftan noir qui lui tombait sur les chevilles et ses cheveux défaits formaient un lourd voile sombre déployé sur ses épaules. Une vraie sultane des *Mille et une Nuits*.

— Je... voulais savoir si tout allait bien, commença-t-elle évasivement.

— Ça va encore mieux depuis que vous êtes là.

Un léger sourire étira les lèvres abricot. Hubert s'était levé, sa chemise bleue à moitié déboutonnée car il faisait très

chaud dans la petite pièce. Il s'approcha de la jeune femme qui ne recula pas, lui posa la main sur l'épaule.

— Vous êtes magnifique, dit-il doucement.

Elle ferma les yeux en soupirant, comme si elle attendait ces paroles depuis des jours. Sous la soie de sa robe, il sentit la peau tiède de son dos et glissa doucement la paume vers les reins cambrés puis remonta et reprit ce lent manège comme pour mieux faire connaissance avec le corps souple de cette femme qui n'avait été pour lui, jusqu'ici, qu'une simple collaboratrice.

La poitrine pleine se serra contre son torse, son ventre s'appuya sur le sien. D'un mouvement brutal, il l'étreignit et elle exhala un sourd gémissement de désir.

— Hubert ! souffla-t-elle de sa voix rauque.

C'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Jusque-là, elle s'était arrangée pour ne pas l'appeler.

Des multiples boutons censés fermer son vêtement, elle n'avait attaché que le

strict minimum, si bien qu'il n'eût pas de peine à la déshabiller.

Il avait connu, dans sa vie, toutes sortes de femmes, timides, aguicheuses, belles ou seulement pleines de charme. Mais Kenizé avait quelque chose d'unique, d'irréel, à cause de son naturel. Et puis elle possédait un corps à tourner la tête d'un derviche, élancé, musclé juste ce qu'il fallait, et si prometteur. Hubert en rêvait depuis pas mal de temps déjà.

— Viens.

Saisi d'une pulsion qu'il ne voulut pas réprimer, il l'entraîna sur le lit à baldaquin recouvert d'une peau de chèvre, au milieu des coussins. Elle s'y laissa tomber plus qu'elle ne s'y allongea et, lui entourant la nuque de ses mains, elle l'attira contre elle.

Il vint cueillir sur sa bouche le fruit de sa longue patience.

Au petit matin, elle regagna la chambre de sa mère et Hubert s'endormit le sourire aux lèvres. Il s'en était douté dès leur première rencontre : Kenizé, bien

que Kurde, n'était pas exactement une enfant de Marie, et il avait bien besoin du repos du guerrier avant de partir en expédition.

Trois heures plus tard, il s'habillait et chaussait sous son pantalon de toile blanche les *p'ëtau* apportées par le petit serviteur, ces espadrilles en corde tressée à semelles de cuir, plus commodes pour monter à cheval que ses mocassins.

Malgré le lourd fusil S.K.S. à baïonnette repliée qui lui avait été fourni, il glissa son pistolet dans sa chaussette, à même la cheville droite.

Amal les attendait dehors en compagnie de deux autres cavaliers et d'un cheval de bât. Les trois hommes portaient leurs cartouchières en bandoulière et diverses armes au bout de baudriers brodés. On ne s'en allait pas aux champignons. Kenizé parut à son tour, ses tresses roulées sous un turban noir à franges, vêtue d'une large culotte et d'une tunique noire serrée par un ceinturon de cuir fauve ; elle avait chaussé ses bottes de mouton retourné et s'était munie d'un *parzünk'*, grand sac à dos réservé aux femmes. Hubert se demanda

où elle cachait son poignard à manche de nacre.

Puis Amal lui présenta un petit cheval gris et Hubert ne protesta pas quand le Kurde le retint par la bride au moment où il se hissait en selle : ces montures-là n'ont pas plus d'égards pour leurs cavaliers qu'eux pour elles...

Le jour se levait quand ils se mirent en route, un jour encore grisâtre et silencieux. Ils gravirent d'abord un chemin sinueux de plus en plus étroit à mesure de leur progression. A ce train, il n'en resterait bientôt qu'une saignée dans la montagne.

Quand ils descendirent pour aborder une autre colline, le sentier n'était alors pas plus large que le plat de la main. Un faux pas et c'était la chute dans un précipite insondable. Pourtant, les chevaux ne cessaient de se provoquer les uns les autres, indifférents à la difficulté de la route. Pas de quoi rassurer les cavaliers !

Pour se détendre, H.B.B. se rappela qu'ils devaient sans cesse pratiquer les mêmes trajets, au point d'en connaître le moindre tournant, la moindre rocaille.

Quand la pente le permettait, la petite troupe prenait le galop et ce fut là qu'il éprouva le confort de sa selle souple et assez haute pour lui emboîter les reins. Derrière lui, Kenizé, toujours royale, suivait sur sa jument alezane, sûre d'elle malgré le terrain. Elle avait dû naître sur le dos d'un cheval. H.B.B. se demanda s'il la surprendrait un jour mal à son aise ou désemparée; peut-être devant un ourlet... quoique sa mère avait dû lui apprendre la couture et la tapisserie. Et s'il lui parlait musique, ne lui annoncerait-elle pas qu'elle jouait tous les nocturnes de Chopin?

Il se promit en tout cas de tester ses dons culinaires. Savait-elle faire le bœuf en daube? Probable...

En attendant, il s'efforçait de retenir sa bête qui cherchait à mordre la croupe du cheval devant lui. Or ils longeaient un à-pic vertigineux, et le moment semblait mal venu pour les galipettes.

En fin d'après-midi, ils débouchèrent dans le défilé où avaient été entraînés les hélicoptères. Les hautes parois grisâtres des montagnes se dressaient, menaçantes, se resserrant au fur et à mesure

de leur progression. Il régnait dans la gorge une chaleur étouffante et un silence impressionnant seulement martelé par le pas des chevaux répercuté par un écho sinistre.

Amal fit arrêter la petite troupe et désigna, d'un geste hostile du menton, des traces noires sur la muraille de granit sombre : celles des cavaliers qui avaient péri sous les débris des hélicoptères car ils avaient accompli une mission kamikaze en attirant les appareils dans ce piège qui ne recélait aucun refuge pour s'y cacher. Quant aux missiles qui attendaient leur proie au fond de la gorge, comment y avaient-ils été amenés ? Nul véhicule sur roues ne pouvait se faufiler par les passes étroites que les cavaliers avaient empruntées. A moins que de l'autre côté...

— Je voudrais continuer, dit Hubert. Je veux voir où mène ce défilé.

Il semblait ne mener nulle part qu'à d'autres sentiers à flanc de montagne.

L'environnement prenait des allures de plus en plus désolées : on était en pays volcanique. En guise d'Eden, c'était plutôt l'antre du Diable.

Un coup de feu claqua et la balle passa en sifflant aux oreilles de l'Américain pour aller se ficher dans le cou de l'un de ses guides qui s'effondra en poussant un hurlement.

Le premier réflexe d'Hubert eût été de sauter à terre, mais pour aller où ? Pas un trou de grotte, pas un buisson, dans ces falaises abruptes, et c'est du haut de celles-ci que l'on tirait. Le piège s'était refermé sur eux aussi.

Les *peshmergas* considéraient-ils donc ces villageois comme des ennemis ?

Sans s'embarrasser d'autres questions, H.B.B. suivit le mouvement d'Amal qui piquait des deux pour s'enfuir droit devant lui. En hennissant, son cheval prit à son tour le triple galop, révélant une puissance stupéfiante pour ses courtes jambes. Kenizé à ses côtés, Hubert entendit claquer d'autres fusils derrière lui au-dessus, mais il n'écoutait pour l'instant que le crépitement des sabots de sa monture et le vent qui lui sifflait aux oreilles.

Devant eux s'ouvrit soudain un champ de lave : ils n'y trouveraient pas davan-

tage d'abri mais pourraient galoper plus vite.

Encore quelques foulées, et ils ne seraient plus à portée de fusil.

Une violente douleur transperça la jambe d'Hubert ; il sentit sa cuisse éclater tandis qu'une aveuglante lueur rouge lui explosait devant les yeux.

Kenizé ralentit la première, se retourna pour voir son compagnon s'écrouler comme une masse sur le sol caillouteux tandis que son cheval continuer de galoper. Elle voulut retourner en arrière mais, apercevant une troupe de cavaliers qui dévalaient un sentier à pic depuis le sommet des collines, elle comprit qu'ils allaient les rattraper.

Elle appela Amal pour l'avertir. Celui-ci n'entendait rien. Déjà, leurs poursuivants épaulaient leurs fusils. Eperonnant sa jument, elle la fit partir telle une fusée, au maximum de sa vitesse. L'animal ne tiendrait pas longtemps à ce rythme mais il s'agissait d'abord d'éviter un massacre.

Arrivée à la hauteur d'Amal, elle lui fit signe de s'arrêter. Il n'eut pas besoin de se retourner pour comprendre : une balle venait de siffler à ses oreilles, l'interrompant net dans sa course. Les tireurs des montagnes ne pouvaient plus les atteindre, leurs poursuivants, si.

— Si ce sont des hommes de mon frère, murmura la jeune femme en faisant demi-tour, nous ne risquons rien.

D'un geste ample et lent, elle dénoua son turban pour montrer de loin qui elle était, et vint au pas à la rencontre de leurs agresseurs.

En effet, ceux-ci ne tiraient plus et la laissèrent arriver en baissant leurs armes.

— Je suis Kenizé, lança-t-elle, sœur de Tahar.

Les hommes se regardèrent, s'interpellèrent.

— Je la reconnais ! cria l'un d'entre eux. Nous avons fréquenté la même université, à Ankara.

— Fati Kedim ! s'écria-t-elle, soulagée. Que fais-tu là ?

— Tu le vois, j'ai rejoint ton frère

dans sa juste révolte contre l'oppresseur turc.

— Pourquoi avoir tiré sur nous ? Nous vous cherchions.

— Nous tirons sur tous ceux qui nous cherchent. En général, ils ne nous veulent pas de bien.

— Cette fois, vous avez touché deux de vos amis.

— Allons leur porter secours, dit Amal.

— C'est inutile. Je suis allé les voir, ils sont morts tous les deux.

Kenizé poussa un petit cri, porta un poing à sa bouche.

— Mais pourquoi ? se lamenta-t-elle. Ils n'avaient rien fait, ils voulaient seulement vous parler. Où est Tahar ?

— Dans son repaire. Nous allons t'y emmener, mais seule.

— Que ferez-vous de mes compagnons ?

— Ils ne doivent pas savoir où se cache Tahar.

— Ce sont ses amis ! Ils le connaissent depuis son enfance.

Fati parut hésiter un instant, puis :

— Bien. Qu'ils viennent. Tahar déci-

dera lui-même. Mais partons immédiatement.

D'un geste, il intima à ses hommes de désarmer les villageois.

— Et les corps de nos morts, protesta Amal.

— Ils nous ralentiraient, nous ne pouvons rester plus longtemps ici. Les coups de feu ont pu être entendus et...

— Je veux voir mon mari ! cria Kenizé d'une voix déchirée.

— Nous n'avons pas le temps ! coupa Fati. Ou tu nous accompagnes, ou tu restes seule ici.

Le premier réflexe de la jeune femme fut de rester, mais à quoi bon ? Pour enterrer Hubert et faire de leur mission un échec total ? Tandis que si elle partait maintenant, il lui restait une chance de la mener à bien... en souvenir de celui qu'elle aimait.

Le cœur lourd, retenant mal ses larmes, elle passa devant la forme blanche qui gisait au sol, totalement inerte, puis mit son cheval au galop, à la suite des autres.

*
**

Pas de doute, il n'avait pas perdu la vue, c'était bien la nuit qui était tombée.

Au-dessus d'Hubert, un ciel constellé d'étoiles se détachait des rocailles qui marquaient la sortie du défilé. Sous sa main, le sol caillouteux et humide... Non, ce liquide tiède et visqueux, c'était du sang. Il continuait d'en perdre et, à ce rythme, il en serait complètement vidé avant l'aube.

Il voulut se redresser mais une fulgurante brûlure le rappela à l'ordre. Il avait pris une balle dans la jambe et s'était sans doute mal reçu en tombant. Fort heureusement, l'artère n'était pas touchée, sans quoi il serait exsangue depuis longtemps.

La situation n'avait rien d'enthousiasmant pour autant : seul au milieu de cette région désertique, incapable de se déplacer, il avait intérêt à trouver une solution avant le jour, ou il mourrait de soif.

La joie.

D'abord et avant tout, mesurer l'étendue des dégâts et soigner sa blessure comme il le pouvait.

Lentement, serrant les dents, il s'assit ; par bonheur, s'il pouvait appeler cela du bonheur, un clair de lune illuminait le paysage comme en plein jour. Autour de lui, c'était le vide complet. Plus un cheval, plus un homme... Et Kenizé aussi avait disparu.

Hubert commença par déchirer un pan de sa chemise pour s'en faire un bandage de fortune ; au moins arrêter cette hémorragie. Il allait avoir besoin de ses forces.

La deuxième étape consisterait à essayer de marcher.

Malheureusement, sa jambe refusait toujours de répondre ; la balle avait dû déchirer un tendon ou un muscle important car, malgré tous ses efforts pour se relever, il perdait l'équilibre et retombait. Résigné, il décida de ramper pour ne pas se laisser engourdir. Il parcourut ainsi, à force de volonté, plusieurs dizaines de mètres, et épuisé, s'adossa à un rocher pour récupérer.

C'est alors que le miracle se produisit : une gourde gisait au pied du rocher, sans doute perdue par un de ses compagnons, à moins qu'elle n'ait appartenu à

l'un des assaillants. Et elle était pleine. L'Américain but à longues goulées avides, prenant conscience qu'il avait la gorge sèche comme un morceau de carton.

Une deuxième bonne nouvelle lui remit du baume au cœur : son pistolet était resté dans sa chaussette, intact, avec ses sept cartouches.

Ainsi paré, Hubert pourrait entamer son parcours de survie.

Rambo n'avait qu'à bien se tenir.

Ramper les mains à plat, la tête à vingt centimètres du sol comportait quelques avantages, entre autres de repérer, même dans la nuit, les traces laissées par les agresseurs. Ceux-ci devaient être une dizaine et ils étaient repartis, emmenant les six chevaux de leurs victimes, dont deux n'avaient plus leurs cavaliers...

C'était le moment ou jamais de jouer les Sioux. Méthodiquement, Hubert examina chaque empreinte de sabot et de pied humain, pour être certain de suivre la bonne piste, puis il se mit en route. S'il rencontrait quelqu'un avant huit jours, il aurait de la chance, ricana-t-il

dans son for intérieur. Mais il y avait pire...

Et puis il n'était plus tout seul : une chouette ululait, ou plutôt dix mille chouettes à en croire l'écho qui se répercutait de paroi en paroi. Un peu sinistre, bien sûr, mais original.

Et dire que, pendant ce temps, ce bon Mike Sarkis imaginait Hubert en train de se faire câliner comme un nabab dans son sérail ! Et qu'une charmante personne du nom de Kathleen T. devait tourner quelque séquence torride ; il faudrait qu'il songe à lui demander ce qu'elle jouait ce jour à cette heure afin de lever un verre à sa propre santé quand il verrait la scène à l'écran...

De petites lumières vertes s'allumèrent dans son esprit ; il ne fallait pas s'endormir, mais continuer, malgré la fatigue, surtout ne pas s'endormir...

Kenizé, où était-elle ? Les hommes avaient dû l'emmener, mais dans quel but ? Comment était-elle traitée ? Inutile de se tracasser, il ne trouverait pas la réponse. Une seule chose comptait pour le moment : suivre leurs traces, les retrouver si possible, eux ou n'importe

quel être vivant qui pourrait l'aider à reprendre contact avec la vie.

Et puis il faisait froid. Ses membres inférieurs s'engourdisaient. Depuis combien d'heures se traînait-il ainsi, claquant des dents, s'efforçant de penser à mille choses pour oublier le présent ? La pratique du yoga avait du bon mais aussi des limites ; Hubert n'était pas encore parvenu à l'ascèse des moines tibétains capables de se détacher de toute contingence matérielle. Il n'était pas près de léviter, ce qui, en l'occurrence, l'eût pourtant bien tiré d'affaire ! Bon sang ! ne pas s'endormir... Puisqu'il n'était qu'un barbare d'Occidental, il connaissait un moyen barbare de se tenir éveillé. Du plat de la main, il tâta le bandage desséché de sa blessure enfin coagulée. Il ferma le poing et frappa brutalement, poussant aussitôt un hurlement de douleur qui se répercuta à travers la montagne. Allons, il avait encore de l'énergie à revendre !

Les traces continuaient à le guider, presque fraîches. La lune allait bientôt disparaître et il se retrouverait dans le noir complet. C'était bien le diable s'il

avait parcouru trois misérables kilomètres, les plus longs de sa vie ! Où se cachaient donc ces abrutis de rebelles ? Pas loin, certainement, sans quoi ils n'auraient pas vu arriver leur petite troupe ni pris le risque de l'attaquer.

Qu'avait dit Kenizé, la nuit dernière ? Elle récitait des poèmes kurdes en faisant l'amour. Drôle de fille ! Mais poèmes ou pas, elle savait se donner ! Dieu, quel tempérament. Malgré la nuit fraîche, Hubert en eut soudain une bouffée de chaleur ! Tant mieux, c'était la preuve qu'il était encore bien vivant et pas tellement détaché des choses de ce monde.

Entre deux montagnes, il crut apercevoir une lueur grisâtre. Le jour, déjà... Bientôt, il ne ferait plus froid... Contrariant.

Une autre lumière attira son attention. Rougeoyante, qui sentait bon le feu. Serait-il arrivé ?

Soudain complètement réveillé, Hubert se redressa, prit son Remington à la main. Pas de doute, il y avait un campement près d'ici. Le vent portait aussi l'odeur de chevaux. Il avait donc

bien raisonné. Les maquisards occupaient un avant-poste dans les parages. Fallait-il qu'ils se sentent sûrs de leur cachette pour s'amuser à faire un feu !

Bientôt, l'Américain distingua un enclos pour les bêtes, à côté de trois tentes en feutre gardées par deux hommes armés jusqu'aux dents.

Il y avait une vingtaine de chevaux entravés, sans selle ni harnachement. Impossible de repérer le sien ni celui de Kenizé. Il n'était plus question d'avancer ainsi à plat ventre, il aurait l'air de vouloir se cacher, et risquerait de se faire descendre comme un lapin.

Choisissant de jouer le tout pour le tout, Hubert cacha son arme sous un buisson malingre. Il tâcherait de la récupérer plus tard. Pour le moment mieux valait arborer un profil bas. Il toussa pour signaler sa présence et ne bougea plus. L'un des deux croquemitaines s'approcha, le fusil pointé devant lui. Il fit le mort.

Quand le garde fut suffisamment près, Hubert émit un gémissement plus vrai que nature. Le garde s'arrêta devant lui, toucha sa poitrine du canon de son

arme, découvrit le sang séché de sa jambe, puis interpella son compagnon.

En peu de temps, l'Américain fut soulevé de terre et amené sous une des tentes surchauffées où s'engagea une conversation animée à laquelle il ne comprit rien. Néanmoins, il sut que tout allait bien se passer pour lui quand il distingua le visage inquiet de Kenizé penché sur lui. Saine et sauve, au moins ! Avant qu'elle n'ouvrît la bouche, il posa une main sur ses lèvres et laissa échapper quelques mots en russe :

— *Gdiè ya ? Pajalousta...* (1)

Histoire de faire croire qu'il délirait.

La jeune femme saisit instantanément la manœuvre, car elle cligna discrètement des yeux et se lança dans une explication circonstanciée avec les barbus qui l'entouraient. Quel plaisir d'entendre à nouveau sa voix chaude et cassée !

Apparemment, Hubert avait été bien inspiré de jouer les fuyards russes, car les hommes parurent hésiter puis finirent par se laisser convaincre.

(1) Où suis-je ? S'il vous plaît...

Et il se retrouva, peu après, seul dans une tente avec Kenizé pour le soigner.

Tout en lavant sa blessure, elle lui dit très bas :

— Tu as perdu beaucoup de sang.

— Tu es autorisée à rester avec moi ?

— Ce sont des hommes de mon frère ; ils ne me retiennent pas prisonnière mais ils veulent m'amener à lui.

— Et nos guides ?

— Ils ont promis de ne dénoncer personne et devraient pouvoir repartir pour le village demain.

— Pourquoi nous ont-ils attaqués ainsi, sans sommation ?

— Ils nous ont pris pour des espions chargés de les retrouver. Ils nous suivaient depuis midi. Au fait, j'ai dû leur expliquer que tu étais mon mari, sans cela ils ne m'auraient jamais permis de te soigner, encore moins de t'installer dans ma tente.

— Ne me dis pas qu'ils m'auraient laissé crever comme un chien !

— Pas forcément. Ils ont des notions de secourisme, eux aussi.

— J'imagine... Ils ignoraient qui j'étais ?

— Puisqu'on te croyait mort, personne n'avait jugé utile de parler de toi. Figure-toi qu'Amal en tête, nos guides te prenaient plus ou moins pour un agent qui se cachait sous l'identité d'un archéologue.

— Les gens sont d'un soupçonneux ! Enfin, je peux donc bien passer pour russe ?

— C'est ce qu'ils croient, en effet. Je leur ai dit que c'était moi qui t'avais amené en taisant ta vraie nationalité à tout le monde.

— Ne les détrompe surtout pas. En l'occurrence cela vaut mieux que d'être américain. J'en apprendrai certainement davantage.

Kenizé haussa les épaules.

— Si tu le dis...

— Ecoute, j'aimerais me tromper mais, jusqu'ici, les événements m'ont donné raison, que je sache ?

Elle baissa la tête.

— Oui, souffla-t-elle très bas.

Comme pour se venger, elle imprégna un linge d'alcool.

— Attention, dit-elle, ça risque de brûler.

— J'en ai vu d'autres, marmonna-t-il en serrant les dents.

L'épreuve fut cuisante car la jeune femme ne ménagea pas ses efforts pour bien nettoyer la plaie, disait-elle. Ensuite, elle se retourna pour prendre une sonde et une pince.

— Tu sais extraire une balle ? demanda-t-il d'un ton qui montrait que la perspective ne l'enchantait guère.

— Je l'ai déjà fait.

— A douze ans, peut-être ?

— Quand même pas. Il y a quelques années, sur un chien abattu par un chasseur maladroit.

— Il en est mort, je parie ?

— Non, mais il boite.

— C'est tout ce que tu trouves à dire pour rassurer tes patients ?

— Je suis désolée, il n'y a pas de vétérinaire ici.

— En certaines circonstances, tu ferais mieux de savoir mentir un peu.

Elle paraissait quand même préoccupée, mais cela ne rassura pas Hubert, au contraire !

— Je n'ai pas de quoi t'anesthésier, reprit-elle pour achever de l'assommer.

— Je tâcherai de survivre.

Cette fois, cependant, l'Américain ne réussit pas à donner le change. Il commença par grimacer, concentrant toute sa maîtrise pour éviter de bouger, puis soudain il émit un long rugissement mêlé de souffrance et de rage.

— Joli trophée, articula-t-il quand elle lui exhiba la balle de 7,62 mm.

Elle lui décocha un sourire désarmant.

— J'ai fini, dit-elle. Il ne reste plus qu'à te panser et à te laisser guérir.

— C'est la meilleure nouvelle de l'année.

Cette fois, il allait vraiment pouvoir dormir.

Comme chaque matin, le capitaine Ahlat celui-là même qui avait participé à la réunion secrète de l'ambassade américaine d'Ankara arriva le premier à son bureau. Comme chaque matin, il poussa un soupir d'exaspération en constatant que personne n'était encore au travail. Pourtant il n'était pas marié, lui, il n'avait pas de femme pour lui préparer ses vêtements et son repas du matin. En bon fils aimant, il avait interdit une fois pour toutes à sa mère de se lever pour le servir ; mais il devrait sérieusement songer à lui payer une bonne s'il ne voulait pas l'entendre se plaindre de son dos douloureux. Et puis cela lui ferait de la compagnie. Il la trouverait de meilleure

humeur le soir si elle avait houspillé quelqu'un dans la journée.

Sur cette bonne pensée, il s'assit à son bureau et prit les dépêches arrivées la veille. Elles émanaient de chaque ville garnison d'Anatolie orientale, dont le commandant était prié de faire un rapport quotidien à l'état-major d'Ankara. L'idée venant de lui, Ahlat avait été chargé de les lire, ce qui représentait un énorme surcroît de travail, d'autant plus fastidieux que les trois quarts du temps elles n'apportaient aucune information significative. Mais Abdel Ahlat était comme la fourmi : il engrangeait le moindre grain qui passait à sa portée. Un jour, il en serait remercié.

En attendant, il allait, une fois encore, interroger ses supérieurs sur l'opportunité d'une intervention contre ces bandits kurdes qui ne cessaient de harceler l'armée et les populations avec leurs bombes et leurs actes de terrorismes isolés. A Diyarbakir encore...

Il relut le message émanant du commandant de la place récemment attaquée, lissa son menton pointu.

« Retrouvé trace du deuxième terro-

riste dans village d'Agribkûn. Blessé, aurait été recueilli par un archéologue américain et sa femme. »

Le capitaine Ahlat décrocha son téléphone et demanda Diyarbakir en priorité. Il lui fallut attendre une dizaine de minutes pendant lesquelles il réfléchit. S'il ne se trompait pas, il tenait là un renseignement de tout premier ordre.

Ce fut le commandant Mohtar en personne qui lui répondit :

— Oui, capitaine, un de nos informateurs kurdes nous a fait savoir qu'un terroriste échappé, un certain Nourredine Turzim, aurait été recueilli par des touristes américains et emmené vers Agribkûn.

— Comment des Américains peuvent-ils connaître ce trou perdu ?

— Il paraît que la femme est kurde.

— Tiens donc ! Vous la connaissiez, par hasard ?

— Oui, ce serait la fille d'un ancien agha rebelle exécuté en 1971...

— Tout ça semble se tenir, mais que vient faire votre Américain dans cette histoire ?

— Un de mes officiers pense l'avoir vu

avant l'explosion. C'est un archéologue. Il est marié à cette femme.

Ahlat n'écoutait plus son interlocuteur. Les yeux soudain écarquillés à l'idée qui venait de jaillir en lui, il interrogea fébrilement :

— Il ne serait pas blond, par hasard, grand, la quarantaine ?

— Attendez...

Il y eut un petit remue-ménage au bout du fil, une courte attente, puis une autre voix lui répondit :

— Lieutenant Charef, mon capitaine. C'est moi qui ai vu les deux touristes juste avant l'explosion.

— Décrivez-les-moi.

— L'homme était grand, et prenait des photos.

— Etait-il blond ?

— Je crois ; il ne parlait pas le turc, j'ai surtout eu affaire à la femme.

— Le contraire m'aurait étonné..., bougonna Ahlat, mais c'est l'homme qui m'intéresse. Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il est américain ?

— Parce qu'il a parlé en anglais avec sa femme...

— Et alors ? hurla Ahlat. Il pouvait

tout aussi bien être écossais ou australien ! Ça ne veut rien dire !

— Je... ensuite, je leur ai demandé leurs passeports, mon capitaine.

— C'est par là qu'il fallait commencer ! maugréa Ahlat en se radoucissant. Comment s'appelaient-ils ?

— Malheureusement...

— Passez-moi votre commandant !

Si ce sombre crétin continuait, il allait lui faire supprimer toutes ses permissions jusqu'en l'an deux mille... La voix tranquille du commandant Mohtar revint au bout du fil.

— La routine, capitaine, observa-t-il. Mes hommes ne peuvent apprendre par cœur les noms de tous les civils qu'ils vérifient.

— Bon, je veux bien, mais il me faut un maximum de renseignements sur ce couple.

— Je peux déjà vous dire qu'ils roulaient en Range-Rover et que cette voiture a été repérée dans le village en question.

— Voilà qui est mieux. Si vous pouviez m'indiquer le numéro de la plaque.

— Nous interrogerons notre informa-

teur et vous tiendrons au courant dès que nous aurons du nouveau.

— J'y compte bien. Merci, mon commandant.

Somme toute, la matinée commençait on ne pouvait mieux.

*
**

Hubert Bonnisseur de la Bath n'avait jamais vraiment apprécié le camping. Pourtant, cette fois, il trouva délicieux de dormir sous la tente, et sous la garde attentionnée des redoutables *peshmergàs* devenus doux comme des agneaux. Il faisait bon être russe, dans ces montagnes.

Au matin, Kenizé lui apporta de quoi se restaurer et changea son pansement.

— Il faut repartir, annonça-t-elle. Ils veulent t'amener au plus vite à Tahar. De toute façon, nous ne devons pas nous éterniser ici. Crois-tu que tu pourras tenir sur un cheval ?

— Y tenir, sans doute, y monter, c'est une autre histoire.

— Ils t'aideront.

— Kenizé, j'ai autre chose à te demander.

En quelques mots, Hubert lui expliqua où il avait caché le Remington 51, la veille, avant d'aborder le campement.

— On ne sait jamais, acheva-t-il.

Hochant la tête, elle s'éclipsa sans bruit.

Il s'aperçut alors qu'il avait dormi nu sur une paillasse recouverte d'une peau de chèvre, tandis que sa compagne s'était contentée de rester à même le sol.

Sa jambe l'élançait terriblement, aucune position ne le soulagerait. Tant qu'à se sentir mal à l'aise, autant l'être sur un cheval et avancer... Au prix d'une rude gymnastique, il parvint à se hisser sur un pied, en s'agrippant aux supports de la tente, pour aller en sautillant chercher ses vêtements et les enfiler. Si bien que, lorsque Kenizé revint, il l'attendait, prêt à partir.

— Bravo ! lui dit-elle avec un coup d'œil admiratif.

— Tu as trouvé ?

— Oui. Personne ne m'a vue.

Elle sortit l'arme de sa tunique noire

et, sur ses indications, la lui glissa contre la cheville, dans sa chaussette.

— On se sent tout de suite un autre homme ! observa-t-il en soupirant d'aise.

— Tu pourras marcher ?

— Pas sûr, attends...

Posant la jambe par terre, il essaya d'y prendre appui et, à sa grande surprise, ne perdit pas l'équilibre. Sa position n'en était pas plus glorieuse, les muscles tétanisés l'empêchant de plier le genou. Mais enfin, il pouvait mettre un pied devant l'autre.

— Alors, ce petit jogging, on le fait tout de suite ? lança-t-il.

— N'oublie pas ceci.

Elle lui tendit le S.K.S. emporté la veille avec son cheval par les maqui-sards.

— Je t'ai cru mort, lui souffla-t-elle à l'oreille, et ils étaient tellement pressés de partir que je n'ai pas pu vérifier. Je me demandais si je te reverrais.

— On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement.

Elle sourit.

— J'ai vu.

Plantant le canon du fusil dans le sol, il s'appuya à la crosse.

— Au moins il servira à quelque chose, ton vieux tromblon !

— Il n'est pas à moi, rétorqua-t-elle, offusquée. Je serais incapable de tirer droit, avec ça.

— C'est vrai que les femmes kurdes ne connaissent que le poignard à manche de nacre...

— Et l'Uzi, et l'Ingram et le M 16 et le Kalashnikov, mais tes amis n'ont pas pensé à m'enseigner le maniement de ce « vieux tromblon », comme tu dis.

— Grave lacune. Les guérilleros et les terroristes utilisent tout ce qui leur tombe sous la main.

Elle s'approcha de lui, lui caressa la joue, l'air enjôleur.

— J'ai encore beaucoup à apprendre, murmura-t-elle.

— Pas dans tous les domaines...

Le voyage fut assez pénible pour Hubert, surtout quand sa monture s'avi-

sait de se mettre au trot et de le secouer comme un prunier.

Cependant, il était heureux de s'en tirer à si bon compte. S'il avait su, la nuit précédente, que sa journée se passerait à cheval, il aurait sans doute trouvé l'aube moins longue à venir.

Au bout de quelques heures, pourtant, sa blessure se rouvrit et c'est à demi inconscient qu'il parvint au repaire des *peshmergas*.

Quand il se retrouva couché dans une grotte garnie de tapis du sol à la voûte, il songea, épuisé, qu'il avait bien gagné une nouvelle nuit de sommeil. Le plus dur était fait.

Encore une fois, Kenizé dormit près de lui, mais il ne s'en aperçut qu'au petit matin, en ouvrant un œil au chant du coq. Car il y avait des coqs dans ce coin perdu au cœur de la montagne où une vie de village s'était organisée, profitant des myriades de grottes naturelles creusées au flanc de la montagne aride.

Une lourde tenture fermait celle d'Hubert et il sut que personne ne s'aviserait de l'ouvrir sans l'assentiment de ses occupants.

Kenizé dormait comme une bienheureuse, plus calme que jamais, ses cheveux éparpillés tel un châle autour de sa tête et sur ses épaules. D'une main légère, il effleura son épaule dénudée, son cou soyeux, sa gorge qui frémit à peine. Se tournant avec mille précautions sur le côté afin de ne pas ranimer la douleur dans sa jambe, il se rapprocha de la jeune femme et se mit à l'embrasser délicatement sur tout le corps, jusqu'à ce qu'elle s'éveillât.

— Hubert ! murmura-t-elle d'une voix cassée.

— Bonjour, madame !

— Comment te sens-tu ?

— Assez bien pour t'emmener au septième ciel !

Elle partit d'un petit rire enroué.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire !

— Allons donc !

— Alors embrasse-moi.

— Mais je ne fais que ça depuis une demi-heure !

— Encore.

Comme elle disait cela, « encore » !

Elle s'était accrochée à lui, riant du bonheur de le retrouver, lui égratignant

le dos de ses ongles courts, soupirant de plus en plus fort. Lui l'attendit, la guetta, retenant son souffle, sachant qu'il ne tiendrait plus longtemps, qu'il arrivait au bout de son désir. Alors elle l'étreignit violemment ; du plus profond d'elle-même monta un sourd gémissement que lui seul pouvait entendre et qui le libéra dans un jaillissement de plaisir sauvage.

*
**

Le colonel Oleg Tcherkassov décrocha la ligne codée qui joignait directement la direction du K.G.B. à Moscou, plus exactement le bureau chargé de l' « éveil des populations ». C'est ainsi que l'on nommait les mouvements de terrorisme en tous genres.

— Yakov Pavlovitch et moi-même sommes prêts à partir, annonça-t-il. Nous n'attendons plus que le camarade Begaline.

— Il ne viendra pas, répondit son interlocuteur. Il est mort devant Diyarbakir. En outre, nous sommes sans nouvelles de Nouredine Turzim. Tâchez de savoir ce qui lui est arrivé.

— Entendu. Nous prendrons la route dès ce soir.

Il allait raccrocher quand son supérieur se racla la gorge. Oleg était assez fin pour deviner une légère hésitation et il se contenta de le relancer d'un simple :

— Autre chose ?

— Oui, camarade. Notre correspondant chez Tahar Zulficar nous a fait part d'une drôle d'histoire. Il paraît qu'un Russe blond qu'il ne connaît pas se serait introduit dans leur repaire, disant un beau-frère de Tahar... Suspect. Il faudrait nous démêler un peu tout ça.

— Si c'est un Russe, d'où viendrait-il ?

— Pas de chez nous, en tout cas.

— Croyez-vous que ce pourrait être un agent étranger infiltré ?

— Je ne sais pas. Ce serait très mauvais si les Américains ou les Occidentaux en général se doutaient de quelque chose. Essayez d'en savoir plus.

— Et ?...

— Et n'hésitez pas à le supprimer au moindre doute. Il sera facile d'imputer

sa mort aux autochtones. Vous avez carte blanche.

*
**

Tahar était aussi beau que Kenizé. Grand, de la taille et de la large carrure d'Hubert, il avait le teint et les yeux sombres de sa sœur, mais les pommettes beaucoup plus marquées, assez hautes pour lui donner un petit air asiatique, ainsi qu'une énorme moustache tombante qui lui mangeait la lèvre supérieure. Il portait un turban noir à franges, comme sa sœur, une cartouchière à l'épaule, un gilet en mouton retourné sur une large tunique kaki, et puis la ceinture en étoffe nouée et les larges culottes kurdes du même kaki, sur des bottes montantes.

Impressionnant.

Ce qui l'était moins, mais dans un autre sens, c'était son extrême jeunesse. Bien sûr, on ne devenait pas *peshmerga* à soixante ans, mais sa vigueur de jeune chien fou ne pouvait cacher l'enthousiasme naïf de son regard, l'inexpérience de ses vingt-deux ans. D'autres avaient

été nommés généraux à son âge, lui ne le serait jamais, il croyait trop à ses rêves. Cela sautait aux yeux de n'importe quel adulte mais sans doute pas à ceux de ses compagnons qu'il avait su convaincre de le suivre.

Allongé sur sa paillasse, Hubert examinait celui que lui avait amené Kenizé et comprenait mieux pourquoi un chef de village comme Amal pouvait tant le désapprouver. Ce garçon était encore une pâte malléable, presque trop facile à manipuler. Alors autant que ce soit par lui...

— *Dobroyé outro, kak tvoya familia ?* (1)

Tiens ! Il parlait donc russe et voulait le tester, sans doute ? Cette fois, Hubert se retrouvait en terrain connu et ce n'était pas ce brave Kurde qui discernerait chez lui un quelconque accent.

H.B.B. s'inventa en vitesse un patronyme bien ukrainien, Sergueï Vassilievitch Petrovenko, et partit dans un interminable discours où il était question de ses origines, de ses études à l'université

.(1) Bonjour, comment t'appelles-tu ?

de Kiev, de son enrôlement dans l'armée qui l'avait conduit jusqu'en Afghanistan, de sa mission secrète qui devait l'amener à rencontrer des rebelles kurdes sous couvert d'un reportage archéologique.

En plein dans le mille ! Tahar ne parut pas autrement surpris de cet objectif. Intéressé, il s'assit au contraire près de la paillasse et lui demanda ce qu'il pouvait fournir.

— Des Kalashnikov et des munitions, énonça Hubert sans se démonter.

— Ce sera toujours bon à prendre mais pas suffisant pour accomplir notre révolution.

— Autant de Makarov qu'il vous en faudra.

— Excellent, de nouveaux combattants vont bientôt rejoindre notre lutte armée. Et puis ?

Kenizé les regardait, l'un et l'autre, atterrée. Donc elle aussi comprenait le russe. Mais, surtout, elle comprenait le rôle que jouait son frère et, cette fois, elle ne semblait plus du tout sûre d'elle.

— Et puis j'ai quelques *Sa-9 Gaskin...* si cela vous intéresse.

— Evidemment. Plus nous en aurons,

plus nous ferons de dégâts contre le régime réactionnaire de cette hyène d'Evren !

— Il vous faudra des véhicules pour les transporter !

— Nous les ferons tirer par des mulets, comme toujours. Evidemment si vous pouviez nous donner quelques hélicos...

— Je verrai. C'est difficile. Et puis ça ne se pilote pas comme des vélos.

— L'armée du peuple saura bien apprendre, comme le reste.

— Certainement...

— Où est le camarade Nouredine ? reprit Tahar, l'air soudain suspicieux.

Il était bien temps de s'en soucier !

— Nouredine Turzim ? Il a été pris à Diyarbakir. J'ai dû avertir nos services en catastrophe.

— Et Ibrahim ?

Qu'il ne lui demande pas son nom complet, cette fois !... Pour l'en détourner, Hubert eut une moue navrée :

— Mort. Abattu sur place, à ce que j'ai compris.

— C'était un de mes plus fidèles, soupira le *peshmerga*.

— Il a réussi sa mission, c'est le principal.

— Que comptez-vous faire pour Noureddine ?

— Rien. Nous ne pouvons risquer d'être découverts. Mais il ne parlera pas.

— J'en suis sûr. Il donnerait sa vie pour notre révolution. C'était mon seul contact avec vous, jusqu'ici. Il allait m'envoyer trois conseillers techniques pour m'aider à former mes nouvelles recrues.

— J'ignorais. Nos services sont très cloisonnés.

Trois « conseillers techniques » ! Hubert ne devait surtout pas les rencontrer. Il ne connaissait pas assez leur mission pour pouvoir leur donner le change longtemps.

— Eh bien, reprit le jeune homme en se levant, nous sommes heureux d'avoir pu te tirer de ce mauvais pas.

Il semblait oublier qu'il était le seul responsable de ce « mauvais pas » !

— Soigne-toi bien, camarade, prends ton temps.

Il se retourna brusquement, un demi-sourire aux lèvres :

— Vous pouvez tout me dire, à moi : je suis pour l'émancipation des femmes. Etes-vous réellement mariés, toi et Kenizé ?

— Tout à fait ! intervint cette dernière en sortant de son mutisme.

— Je te croyais en Amérique.

— C'est là-bas que nous nous sommes rencontrés. Le camarade Sergueï m'a aidée à comprendre la juste lutte du peuple kurde.

Toujours aussi vive et futée, Kenizé !

— Alors repose-toi ! lança Tahar en s'en allant. Nous nous reverrons bientôt.

La tenture retombée, Hubert et Kenizé se regardèrent un long moment sans rien dire. La jeune femme avait les yeux pleins de larmes.

— Je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais entendu de sa bouche, murmura-t-elle.

— Tu devais t'en douter, pourtant. Sa formation, ses antécédents, tout le prédisposait à entrer dans un groupe révolutionnaire.

— Pas au point d'en faire un terroriste aveugle ! Il n'a rien compris.

— C'est une autre histoire. Il va falloir

que tu m'aides encore : tâche de savoir depuis combien de temps il est en contact avec les Soviétiques, comment il les a connus, s'ils l'aident depuis le début où s'il a commencé seul.

— Comment veux-tu que je fasse ? s'exclama la jeune femme.

— Interroge-le. C'est ton frère, non ?

— Et tu veux que je l'espionne ? Jamais !

— Trop tard, ma chère. Tu ne peux plus reculer, maintenant. A moins de vouloir entrer dans son camp.

— Non, mais...

— Alors fais ce que je te dis. Je veux savoir s'il est à l'origine de tous ces attentats ou s'il est simplement manipulé, comme je le crains.

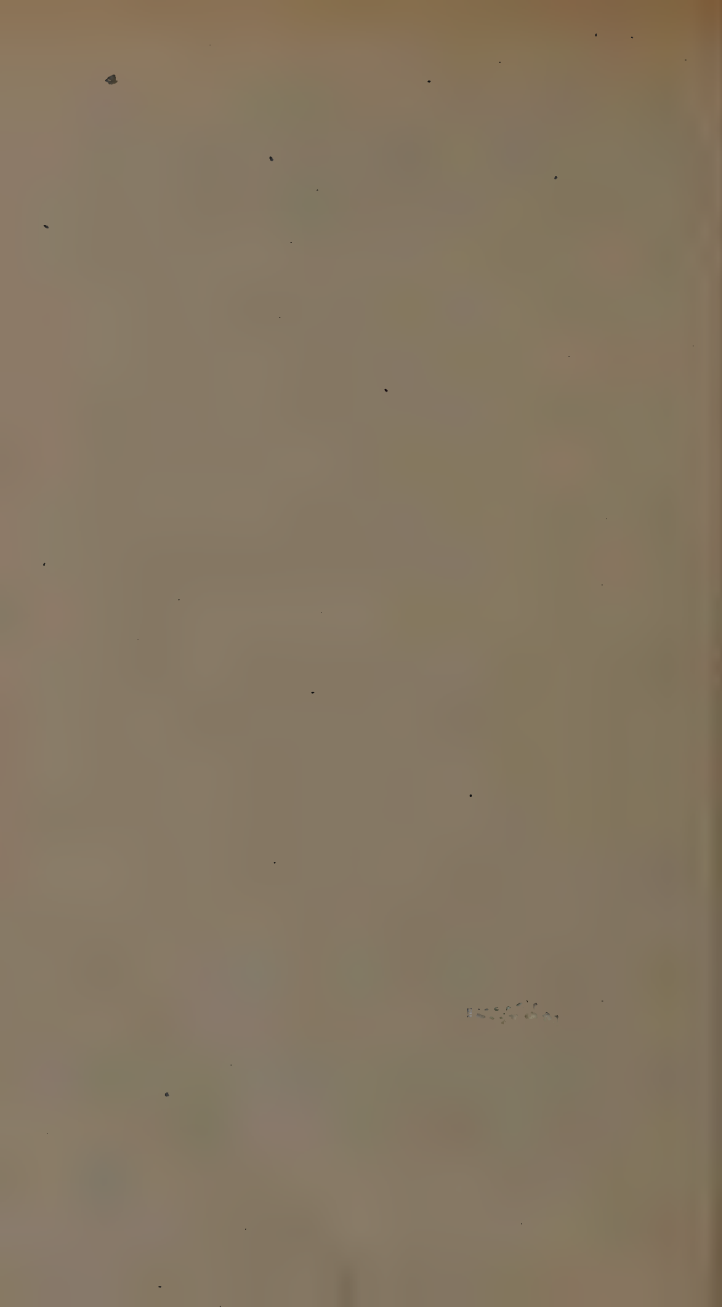
— Et ensuite tu le dénonceras pour qu'il se fasse arrêter ?

— Franchement, je ne sais pas. Mais je t'ai déjà dit que c'était à toi de choisir : lui ou les milliers d'innocents qu'il est capable de sacrifier à son idéal.

— Je ne veux pas qu'il meure !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça. Je te le répète, Kenizé, choisis ton camp une bonne fois pour toutes, et restes-y !

Elle se prit le front dans les mains, pleura encore, longuement, douloureusement. Si elle optait pour son frère, Hubert ne donnait pas cher de sa propre vie.



Deux jours s'écoulèrent au cours desquels Hubert s'efforça surtout de se remettre à marcher. Kenizé lui appliquait un onguent qui lui détendait les muscles d'une façon merveilleuse. La formule aurait fait fortune à New York.

Finalement, sans se sentir encore prêt à participer à un marathon, il retrouva son autonomie. Il se sentait maintenant capable de réagir à une attaque à l'improviste car il s'était laborieusement exercé dans la grotte, en l'absence de Kenizé.

Celle-ci demeurait réservée. La nuit, elle était toujours prête pour l'amour, le jour, pour le soigner, mais elle ne parlait pas de son frère et Hubert commençait à

s'impatiser. Sans doute n'allait-il devoir compter, désormais, que sur lui-même, mais il y était habitué. La solitude n'avait jamais été une ennemie, pour lui.

Au soir du deuxième jour, Kenizé lui apporta un repas de viande, de légumes et de yaourt, qu'elle partagea avec lui, comme toujours. Puis elle annonça :

— J'ai parlé à Tahar. Jusqu'ici, je n'avais pu le voir seul ni l'interroger sans risquer d'éveiller ses soupçons.

— Alors ?

— Il a connu Nouredine à Ankara, à l'université. Ils ont fréquenté les mêmes réunions politiques et, un jour, ils sont venus ensemble dans notre village d'Agribkûn pour recruter des combattants.

— C'est donc bien Nouredine qui l'a entraîné dans cette histoire de maquis.

— De toute façon, mon frère y serait sans doute venu seul, tôt ou tard.

— Mais pas avec ces moyens, pas avec des SA-9.

— Ils sont plusieurs groupes à se préparer ainsi, dans le pays. Bientôt, ils feront leur jonction.

— Je parie qu'il y en a un près de Kars.

— C'est bien possible. Quant à ce piège contre les hélicoptères, c'est Noureddine qui l'a monté. Mon frère et ses hommes se savaient recherchés depuis longtemps et Nouredine a organisé le guet-apens pour les en débarrasser.

Hubert réagit violemment :

— Il a attiré l'attention de tout le pays sur eux, oui !

— Mais pourquoi ? A quoi bon ?

— Pour la provocation. Il s'agissait de mettre l'armée sur les dents. De créer des « incidents » graves afin d'amener les Turcs à commettre des erreurs. La région est une poudrière, avec tout ce qui se passe à ses frontières ! N'importe quel gouvernement se sentirait nerveux dès la première alerte.

— Alors cette nouvelle révolte kurde...

— N'est qu'un leurre. Tous ces *peshmergas* servent d'appât. Et tant pis pour eux, tant pis pour les populations civiles, s'ils prennent quelques bombes sur le coin de la gueule. On ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, n'est-ce pas ?

— Mon frère ne voudra jamais admettre une telle théorie !

— D'abord ce n'est pas une théorie mais la réalité, ensuite vois ce qu'en pense Amal ! Il n'a pas eu besoin de faire de géopolitique pour tout comprendre, ou tout au moins que Tahar était manipulé...

— Lui qui croit faire la révolution avec l'aide de ses amis soviétiques...

— Ça, il la fera sa révolution, mais tout seul, et elle se terminera par un massacre ! Sans compter l'opprobre international qui tombera immédiatement sur les Turcs. Ces gens-là ne sont pas des tendres, je te l'accorde, mais aujourd'hui, ils ne sont pour rien dans cette histoire et ne serviront que... d'instruments.

— Alors comment agir ?

— Essaie de contenir ton frère. Il faut gagner du temps pour que je puisse récolter encore quelques renseignements.

— Tu as un plan ?

— Peut-être.

Mortifiée d'être exclue de la confiance, Kenizé se mordit les lèvres mais

ne dit rien. Elle n'avait pas l'habitude d'insister pour obtenir ce qu'elle voulait.

— Sais-tu où nous nous trouvons, exactement ? reprit tranquillement Hubert.

— A peu près à mi-chemin de Siirt et de Van.

— Il faudrait rentrer chez toi au plus vite.

De nouveau, elle écarquilla les yeux de frayeur :

— Que comptes-tu faire ?

— Ecoute, si nous restons les bras croisés, ce n'est pas seulement ton frère qui courra un risque, mais toute la population de la région. Alors ? Je t'ai déjà demandé de choisir !

— Je ne peux pas, souffla-t-elle d'une voix à peine audible.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Kenizé ? Cela ne te ressemble pas de laisser les événements décider pour toi.

— Non, mais...

Elle lui jeta un long regard de détresse puis, brusquement, se leva et quitta la grotte.

Hubert dormit seul, cette nuit-là.

Avant l'aube, il était décidé à partir, coûte que coûte. Le temps travaillait contre lui, désormais. N'ayant plus aucune confiance en Kenizé, il décida de se procurer un bon cheval et de filer. Il tâcherait de trouver son chemin seul. Sa jambe restait raide mais il pouvait marcher sans trop de peine, à plus forte raison galoper.

Se servant du S.K.S. comme d'une canne, il sortit de la grotte. Le village s'éveillait à peine, et il pourrait encore s'enfuir discrètement. Le tout était de gagner l'enclos des chevaux. Mais où se procurer une selle ? Et de l'eau ? Il n'était pas question de partir sans eau.

En les demandant, bien sûr !

Boitant exagérément, il s'approcha d'un des gardes qui sommeillait sur son Kalashnikov, et lui tapota l'épaule. L'homme se redressa d'un seul coup en faisant volte-face et pointa son fusil sur la poitrine d'Hubert. D'un air dégagé, celui-ci lui fit signe de se calmer.

— Selle-moi un cheval, ordonna-t-il en russe, et apporte-moi une gourde.

L'autre parut d'abord ne pas comprendre puis hocha la tête et partit vers une grotte devant laquelle dormaient trois jeunes garçons. Il réveilla l'un d'entre eux d'un coup de pied et lui transmit en kurde les instructions d'Hubert.

C'est le moment que choisit Tahar pour apparaître, superbe sans son turban, ses cheveux noirs lui retombant en boucles dans le cou, torse nu, un poignard glissé à même la peau dans sa large ceinture. Deux hommes blonds l'accompagnaient, vêtus à l'occidentale.

— Sergueï Vassiliévitch, *moy chou-rine* (1)! lança-t-il de sa voix de stentor. Ne pars pas si vite! Viens faire la connaissance de tes camarades Yakov Pavlovitch Beloussov et Oleg Ivanovitch Tcherkassov.

— Je croyais que vous seriez trois! rétorqua Hubert crânement.

Il lui semblait soudain que toute la Sibérie débarquait dans les montagnes du Kurdistan.

Le premier des deux Russes le dévisa-

(1) Beau-frère.

gea des pieds à la tête avant de lâcher d'un ton froid :

— Pas cette fois.

Le dénommé Oleg paraissait plus avenant :

— Salut, camarade. D'où viens-tu ?

— De Kiev, répondit H.B.B. sur la défensive.

— Qui t'envoie ?

Mieux vallait couper court à ce questionnaire qui prenait des allures de peau de banane.

— Mission secrète, dit-il à voix presque basse.

— Tahar nous a pourtant avertis que tu étais militaire.

— Alors pourquoi mettre sa parole en doute ?

— Je voudrais savoir, intervint Yakov, ce que vient faire l'armée dans cette affaire.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai. Et pour cause !...

Apparemment, la guerre entre services existait dans tous les pays :

Ses interlocuteurs parurent n'apprécier que médiocrement son manque de coopération mais n'insistèrent pas. Sans

doute par souci d'éviter de montrer leurs dissensions à un étranger. Néanmoins, ils l'attendaient au tournant et Hubert se le tint pour dit. Décidément, le climat devenait très malsain pour lui. Il était temps de déguerpir en vitesse.

— Où comptais-tu te rendre, camarade ? reprit Oleg qui paraissait lire dans ses pensées.

— J'ai fini ce que j'avais à faire ici, rétorqua-t-il.

— Pourquoi partir de si bon matin, comme un voleur ? intervint Tahar l'air contristé. J'allais organiser une fête en votre honneur à tous les trois. Et que dira ma sœur si tu la laisses déjà seule ?

— Elle sait que le devoir passe avant tout, camarade.

— Ta jambe ne te portera pas longtemps, coupa Oleg. Attends et pars avec nous. Un hélicoptère nous ramènera à Van dans deux jours.

— Je n'ai pas l'intention d'aller à Van.

— C'est pourtant là que se rendait toujours Nouredine, observa Tahar. Tu m'as dit appartenir aux mêmes services que lui.

— Certainement pas ! lança Yakov.

Noureddine venait de chez nous. D'où le connais-tu ?

— Je l'ai rencontré à Diyarbakir, avant qu'il ne se fasse prendre, répliqua Hubert.

— Quel était son vrai nom ?

Aïe ! La question piège... C'était à prévoir, bien sûr.

Devant le silence d'Hubert, le Russe dégaina son Makarov et le braqua sur lui :

— Donne-nous son nom, camarade, ou j'en déduirai que tu ne le connaissais pas.

— Je t'ai dit que je l'avais rencontré à Diyarbakir.

— Comment as-tu su qui il était ?

— Ça ne te regarde pas, répondit l'Américain avec hauteur.

— Non, camarade, cette fois ton histoire ne tient plus. Noureddine nous a fait son rapport juste avant d'attaquer la caserne. Il aurait parlé de toi. De deux choses l'une, ou bien vous vous connaissiez et tu peux nous dire son nom, ou bien vous veniez de vous rencontrer et il nous aurait demandé d'enquêter sur ton

compte. Parce que c'est ainsi que *nous* procédons dans *nos* services !

Pour gagner du temps, Hubert pouvait suggérer que cet étourdi avait oublié, mais à quoi bon ? Ses interlocuteurs possédaient mille et un moyens de vérifier sa couverture qui n'en était pas une. Il avait simplement joué de malchance. A quelques heures près...

Il préféra opter pour la dignité offensée :

— Je ne suis pas là pour répondre à un interrogatoire ! Si vous refusez de me croire, c'est votre affaire, mais vous risquez de vous en mordre les doigts.

— Nous verrons, laissa tomber sèchement Yakov. En attendant, tu viendras bien avec nous à Van, mais plus en tant qu'invité.

Ce disant, il débarrassait l'Américain de son S.K.S., le fouillait pour vérifier qu'il n'y portait pas d'autre arme, mais ne poussa pas le zèle jusqu'à palper ses chevilles, Dieu merci. Sur un geste de Tahar, deux *peshmergas* lui immobilisèrent les bras pour le ramener sans ménagements vers sa grotte.

Il s'y retrouva bientôt seul, allongé sur sa paille, les mains liées dans le dos.

De loin, il entendit Tahar proclamer que ce chien d'espion était son prisonnier et qu'il l'offrirait à ses hommes pour l'écarteler entre quatre chevaux à l'occasion des jeux du lendemain.

La situation ne s'améliorait pas.

Il n'y avait pas trente-six solutions : Hubert devait à tout prix se libérer et filer.

L'immobilité commençait à devenir lassante.

Allongé sur le dos, serrant les dents, il dut se contorsionner comme un beau diable pour parvenir à plier enfin son genou raide et passer les poignets autour des jambes, ramenant ainsi ses mains devant lui.

Ses muscles mal cicatrisés le faisaient tellement souffrir qu'il dut s'accorder deux minutes pour reprendre son souffle.

L'image de Kenizé s'imposa soudain. Jusqu'ici, il avait préféré ne plus y pen-

ser. Qu'était-il advenu d'elle ? La mauvaise posture où il se trouvait allait-elle rejaillir sur la jeune femme ? Car c'était elle qui l'avait amené et présenté comme son mari... Et si Tahar faisait passer la révolution avant la vie de sa sœur ? Raison de plus pour échapper à ces fous furieux.

Une chaleur écrasante alourdissait l'atmosphère et un silence inquiétant régnait sur le village.

Hubert sortit son Remington et se sentit tout de suite mieux. S'il trouvait maintenant un moyen de se délier les mains, ce serait plus pratique pour tirer.

Il regardait autour de lui, à la recherche de quelque chose qui pût l'aider, quand le rideau s'écartera sur la haute silhouette de Kenizé, qui s'immobilisa, stupéfaite en voyant l'arme braquée sur elle !

Comme il lui faisait signe d'entrer, elle acquiesça d'un mouvement de la tête et sourit :

— Je me disais aussi... Tu ne te manifestais pas assez pour ne pas préparer quelque chose !

— Arrête-toi !

Elle s'immobilisa, lui montra ses paumes vides.

— Je ne suis pas venue pour...

— Assieds-toi.

La jeune femme s'installa en tailleur en face de lui.

— Ton poignard. Sors-le.

Elle comprit qu'il ne plaisantait pas et glissant la main sous sa tunique, lui présenta le manche de nacre du bout des doigts.

— Détache-moi.

— J'en avais l'intention, assura-t-elle en commençant à couper ses liens.

— Ne me dis pas que tu venais me libérer !

— A la vérité, pas tout de suite, pas en plein jour, mais...

— Comment se fait-il qu'ils ne t'aient pas enfermée, toi aussi ?

— Je leur ai raconté que tu m'avais trahie. Que j'ignorais tout de tes supercheries...

— Et que tu allais m'égorger toi-même ?

Il avait toujours pensé qu'il devait se méfier de cette tigresse !

— Tiens, non ! Je n'y avais pas songé !

Officiellement, je venais seulement t'interroger.

— Parce que tu sais faire parler un homme ?

— Avec ça, j'aurais su... si j'avais voulu.

Promenant la lame du poignard sur les joues de son amant, elle ne semblait pas s'émouvoir du pistolet.

— Ecoute, reprit-elle gravement, tu crois que je ne suis plus de ton côté et je ne sais comment te convaincre du contraire. Pourtant, je venais seulement t'annoncer que je passerais ce soir te chercher. Je comptais partir en faisant échapper tous les chevaux afin d'empêcher Tahar de nous poursuivre.

— Ce soir, il sera trop tard. C'est maintenant que je pars.

— Tu ne franchiras pas un mètre. Ils n'attendent que ça et se feront une joie de te tuer.

— Voilà pourquoi tu vas me procurer un otage.

— Tahar sera le premier à me supprimer plutôt que de te donner la moindre chance, murmura-t-elle tristement.

— Je ne parlais pas de toi, mais de lui.

Elle releva brusquement la tête.

— Comment veux-tu... ?

— Tu cherchais à me prouver ta loyauté, lança-t-il durement. C'est le moment ou jamais. Va le chercher.

— Sous quel prétexte ?

— Trouves-en un. Vite !

Abasourdie, Kenizé se releva, l'œil brillant tout de même d'une lueur d'admiration.

Le temps qui s'écoula ensuite parut une éternité à l'Américain. Bien sûr, il avait rendu sa confiance à la jeune femme, mais elle possédait tous les moyens de le dénoncer. Il suffisait qu'elle lui envoie une poignée de *pe-shmergas*, il en descendrait trois mais le quatrième l'abattrait, lui.

A tout hasard, Hubert se mit debout et alla se plaquer contre la paroi qui prolongeait l'ouverture. C'était plus prudent que de servir de cible en plein milieu de la grotte...

Des pas s'approchèrent et H.B.B. se tint prêt. La tenture s'écarta sur Tahar suivi de sa sœur. Clignant des yeux, le Kurde cherchait son prisonnier quand il

sentit un canon s'enfoncer dans ses côtes. Il se raidit.

— *Heyf!* s'exclama-t-il. Chienne! Tu me trahis.

— Je veux sauver mon mari.

— Tu vas mourir avec lui. J'appelle si...

— Crie donc! lui siffla Hubert en russe dans l'oreille. Et je te brûle la cervelle!

D'un geste, l'Américain fit signe à Kenizé de fermer la marche.

— Tu protégeras mes arrières, princesse!

Après s'être emparé de son couteau et de son Makarov, il ordonna à Tahar d'écarter la tenture et avança en lui encerclant la gorge d'un bras, le Remington pointé sur sa tempe.

— Emmène-nous vers les chevaux et fais-en seller trois, intima-t-il encore.

Ils passèrent ainsi devant les hommes médusés, qui ne bougèrent pas d'un pouce. C'est alors qu'Hubert vit du coin de l'œil Yakov épauler un fusil. Lui n'hésiterait pas à sacrifier Tahar pour empêcher l'Américain de partir. Mais,

dans le quart de seconde qui suivit, un géant se dressa derrière lui, fendit l'air de la lame de son sabre et fit voler sa tête comme un bouchon de champagne.

Ce n'était pas le moment de lâcher Tahar.

Tous trois s'approchèrent de l'enclos où attendait toujours le cheval qui avait été sellé pour Hubert. Sur une injonction de son chef, le garçon qui sommeillait à côté s'empressa d'en préparer deux autres. Hubert maintenait toujours son otage d'une poigne de fer tandis que Kenizé ouvrait grand la clôture. Sans qu'aucun mot n'ait été échangé entre eux, ils mettaient en pratique le plan qu'elle lui avait exposé dans la grotte.

Par l'intermédiaire de Tahar, H.B.B. invita les hommes à déposer leurs armes et les fit recueillir par l'un des garçons puis entasser dans une grotte. Il dit à Kenizé de monter en selle, puis à son frère d'en faire autant, confiant les rênes de son cheval à la jeune femme. A son tour, il se hissa, priant le ciel que sa monture ne fasse pas d'écart. Il n'en fut rien et, tirant en l'air une rafale de

Kalashnikov, il put disperser les autres chevaux avant de s'élancer pour rejoindre Tahar et sa sœur partis au grand galop dès le premier coup de feu.

Il s'agissait, maintenant, de retourner dès que possible vers Agribkûn et, pour commencer, de se débarrasser de leur encombrant otage.

À la première intersection, Hubert avait à dessein opté pour la direction de Siirt. Au bout d'une heure, il fit stopper tout le monde et dit à Tahar de descendre. Il se pencha vers lui et l'assomma d'un atêrni bien appliqué.

Kenizé se mordit les lèvres pour ne rien dire.

— Nous repartons ! lança-t-il.

Et les trois chevaux reprirent leur course vers Siirt.

Enfin, ils atteignirent ce qu'Hubert guettait : la route bitumée.

— Parfait ! observa-t-il satisfait. S'ils tiennent absolument à nous trouver, c'est d'abord à Siirt qu'ils iront, s'ils l'osent. Nous, nous partons pour Agribkûn. Connaitrais-tu un raccourci, par hasard ?

Ils avaient attendu le milieu de la nuit pour entrer plus discrètement dans le village, après avoir lâché les chevaux parmi un troupeau à demi sauvage qui broutait dans les prairies à flanc de montagne.

La *siti* les fit pénétrer dans sa maison sans poser la moindre question, mais leur servit du thé et des galettes d'orge. Kenizé ouvrit la Vuitton pour tenter de joindre Mike Sarkis et y parvint en moins de dix minutes. Le chef de cabinet du général Stanford se trouvait encore à son bureau de Washington.

— Bonsoir, Mike ! lança Hubert. Feriez-vous des heures supplémentaires ?

— Ne plaisantez pas, répondit son

interlocuteur d'un ton accablé. Le Président veut absolument se rendre à La Nouvelle-Orléans pour appuyer Bush à la Convention républicaine. Ce sera une telle foire que nous risquerons l'attentat à tous les instants.

— Bon, je vois que la situation au Kurdistan ne vous affole plus outre mesure !

— Ne dites pas ça, malheureux ! Il faudrait, au contraire, que tout soit définitivement réglé pour la semaine prochaine !

— Vous en avez de bonnes ! Je viens de manquer me faire écarteler et vous voudriez...

— Encore ? coupa Sarkis. Ils n'ont pas l'air très accueillants, vos amis ! Vous n'allez pas nous demander une prime de risque, par-dessus le marché ?

— Rassurez-vous, je m'estimerai déjà heureux si je rentre entier. En revanche, vous allez peut-être pouvoir m'aider. Envoyez-moi Enrique Sagarra. J'irai l'attendre à l'aéroport de Van.

— C'est comme si c'était déjà fait, mais si vous êtes pressé, il n'aura pas le temps de se procurer une arme à l'am-

bassade. Je veux bien lui envoyer un émissaire pendant son transit à Ankara, mais...

— Ne vous en faites pas. Il connaît la musique...

Hubert raccrocha et, sur une courte phrase de sa fille, la *siti* se retira dans sa chambre.

— Tu n'auras pas le grand lit, cette fois, dit la jeune femme en souriant.

— Je m'en serais voulu de déloger encore ta mère.

— Alors tâchons d'être discrets.

Pourtant, il poussa un soupir de délice quand elle posa sur sa bouche ses lèvres veloutées. Il aurait donné le monde entier pour pouvoir se reposer après cette épuisante journée, le monde mais pas l'amour de Kenizé.

*
**

Le commandant Kayderun arpentait son bureau de long en large, irrité comme un ours en cage. Ces Américains avaient promis d'envoyer des journalistes et personne ne semblait se manifester. Que faisaient-ils donc ?

Pendant ce temps, les Kurdes s'en donnaient à cœur joie, dans l'est.

Mordillant sa grosse moustache comme chaque fois qu'il s'énervait, il fit appeler le capitaine Ahlat. En voilà un qui allait entendre parler du pays, s'il n'avait rien de nouveau à lui annoncer !

L'air satisfait de son subordonné l'agaça encore davantage. Ahlat évoquait un chat qui viendrait lui offrir un lézard pas encore tout à fait mort, en guise de trophée.

Sûr de lui, il attendit la question de son supérieur avant d'ouvrir la bouche.

— Eh bien, accouchez ! lança celui-ci horripilé.

— Mon commandant, j'ai la preuve que les Américains sont en train de magouiller directement avec les Kurdes ; j'irais même jusqu'à dire qu'ils s'apprêtent à armer les terroristes.

Malgré lui, l'officier sursauta, puis se laissa tomber dans son fauteuil en transpirant :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Vous souvenez-vous du colonel

américain qui nous a si obligeamment reçus à l'ambassade ?

— Oui, pourquoi ?

— Il se trouve en ce moment au village d'Agribkûn, du côté de Siirt, en compagnie de sa soi-disant épouse kurde, une dangereuse activiste elle-même, dont le frère est soupçonné depuis longtemps d'adhérer à un mouvement marxiste terroriste.

— Et alors ? Réfléchissez une minute, mon vieux ! Que viendraient faire les Américains avec les marxistes ?

— Peut-être bien les détourner de leur idéologie en leur fournissant des armes, pour les « récupérer », en quelque sorte.

— Pourquoi feraient-ils ça ? Nous sommes leurs meilleurs alliés !

— Histoire de ne pas mettre tous leurs œufs dans le même panier, par exemple. On ne sait jamais...

Secouant la tête d'un air peu convaincu, le commandant poussa un soupir las.

— Votre histoire m'a l'air un peu tirée par les cheveux mais, comme vous dites, on ne sait jamais. De toute façon, ce qui m'intéresse, c'est de réduire ces terro-

ristes. A-t-on formellement identifié la femme et son frère ?

— Formellement, mon commandant.

— Bien. Commençons par là. Pour l'Américain, ce sera l'affaire des diplomates mais j'ai dans l'idée que, plus vite elle sera enterrée, mieux nous nous porterons, si vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois, mon commandant.

Ahlat avait l'air de se lécher les babines.

*
**

Hubert dormit sans arrière-pensée dix heures d'affilé. Il pourrait effectivement n'agir qu'à la nuit tombée. En attendant, il pria la *siti* de faire venir Amal chez elle, sous un quelconque prétexte.

Le chef du village ne fut pas dupe mais son air suspicieux se transforma en épouvante quand Hubert lui raconta ce qui s'était passé dans la montagne.

— C'était donc seulement de la provocation ! marmonna-t-il consterné. Ainsi les populations civiles sont les premières menacées, sur tous les fronts.

— Exactement. C'est pourquoi nous devons réagir au plus vite.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Livrez-moi Nouredine, lui seul possède un début de réponse.

— Si je l'amène ici, tout le village se doutera de quelque chose. Il ne faut pas que l'on vous voie. Les *peshmergas* sont très aimés ici. Personne ne voudra vous croire.

— Je m'en doute. Mais je dois interroger cet homme.

— Laissez-moi le faire. Je vous promets qu'il parlera.

Sur un signe de tête de Kenizé, Hubert comprit que c'était la meilleure solution et pria Amal de revenir avant la tombée de la nuit.

Il occupa le reste de la journée à préparer son départ, vérifiant l'état de la Range-Rover, toujours garée dans la cour intérieure, nettoyant et rechargeant le Makarov. Deux pistolets ne seraient pas de trop pour la suite de leur équipée, même si Enrique n'appréciait qu'à moitié les armes soviétiques...

Pendant ce temps, Kenizé tentait de joindre tous les contacts qu'elle connais-

sait à Van et à Kars, pour obtenir au plus vite les papiers et visas que lui avait commandés Hubert.

Vers la fin de l'après-midi, sa mère attendit de se retrouver seule avec l'Américain pour lui donner une paire de bottes en agneau retourné; à force de signes, elle lui fit comprendre qu'il s'agissait de celles de son défunt mari, et qu'il pouvait les garder. Puis elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur le front. Hubert ému malgré lui s'inclina pour la remercier en lui baisant la main.

Comme promis, Amal revint au crépuscule.

— Voilà, annonça-t-il en jetant un mouchoir froissé sur le plateau de cuivre. Il a parlé.

Un coin du tissu s'écarta laissant apparaître un œil globuleux.

— Qu'a-t-il dit? demanda Hubert en ravalant son dégoût.

— Tout. C'est à peine s'il n'a pas raconté sa naissance quand je lui ai annoncé que sa langue passerait après l'autre œil et puis...

— Ramassez ça, le pria Kenizé.

Tout juste incommodée.

— En résumé, reprit Amal, il avait un contact à Van, qui prenait ses ordres et envoyait ses rapports à Leninakan, de l'autre côté de la frontière russe. Le K.G.B. a installé là-bas un bureau chargé des affaires turques, dont voici l'adresse.

Il tendit à Hubert un papier replié en ajoutant :

— Noureddine est lui-même à moitié kurde, voilà pourquoi il parlait si bien notre langue.

— Il s'appelle vraiment Noureddine Turzim, peut-être ? demanda Hubert, qui n'avait pas oublié le piège tendu par les deux soviétiques, au repaire de Tahar.

— Oui, pourquoi ?

Les Russes ont parfois un de ces sens de l'humour...

— Pour rien. Continuez.

— Ils entretiennent dans cette ville un véritable arsenal pour armer les groupes terroristes kurdes qui accepteront de se soulever. Ils passent la frontière au nord du mont Ararat.

— Je croyais qu'elles étaient toutes

minées sur plusieurs centaines de mètres ?

— Les contrebandiers savent traverser sans dommages. Tant que vous les payez, ils ne s'occupent pas de ce que vous fabriquez de l'autre côté.

— Hum... en tout cas cette « insurrection » n'en était qu'à son début ?

— Il est question d'enflammer tout le Kurdistan, y compris en Irak, en Syrie et en Iran.

— Et les *peshmergas* sont prêts à se lever comme un seul homme.

— Ils attendent le signal...

— Mais ils ne sont pas unis ! intervint Kenizé. Ils ne sauront jamais se mettre d'accord entre eux !

— C'est à quoi sert l'intervention d'hommes comme Nouredine, répondit Hubert, songeur. Ils s'occupent de la « coordination ». Voilà l'explication du prochain rassemblement qui doit s'opérer avec ceux de Turquie, dans un premier temps...

— Si l'armée les laisse faire.

— Ça, c'est précisément l'objectif de nos braves conseillers soviétiques. Parce que, évidemment, quelques « mala-

droits » font sauter des bombes par-ci, par-là, en laissant, comme par hasard, des morts ou des prisonniers kurdes, ou envoient des missiles intempestifs, histoire d'asticoter un peu les autorités.

Amal se leva.

— Dites-moi si je peux encore vous aider.

— Combien de temps pour organiser un passage en U.R.S.S. avec les contrebandiers ?

— Au moins une semaine... En général ils préfèrent l'Iran.

— Pas le temps d'attendre. Nous entrerons en toute légalité, ou presque... Tâchez de vous occuper au moins de la sortie. Je paierai ce qu'il faudra.

— Je vais voir.

— Non, il faut que vous soyez sûr et que nous fixions un rendez-vous précis à une heure précise. Si vous n'y êtes pas, ce n'est pas seulement moi qui risquerai ma peau mais des milliers de Kurdes.

Le chef se redressa fièrement.

— Nous y serons, même si je suis le seul à pouvoir venir.

— Bien. Je vous confie mon Remington, vous me le rendrez quand nous nous

retrouverons. Il me reste seulement à vous demander de vous assurer de la discrétion de Noureddine.

— Ne vous inquiétez pas.

D'un geste éloquent du pouce, le Kurde tira un trait à la base de sa gorge.

— Je ne vous en demande pas tant, maugréa H.B.B.

— C'est déjà fait.

La route de Van grimpait à plus de deux mille mètres entre les montagnes dépouillées éclairées par la lune. De loin en loin apparaissaient les eaux scintillantes du grand lac mort. Quand la ville fut visible en contrebas, Hubert gara la Range-Rover sur un terre-plein prolongeant le coude d'un virage et coupa le moteur.

Un silence total les enveloppa aussitôt.

— Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, dit-il, je suppose que tous les hôtels sont fermés à cette heure.

— « Tous les hôtels », répliqua

Kenizé en riant, comme tu y vas ! Il doit y en avoir tout de suite trois...

H.B.B. haussa le sourcil gauche :

— Avec cafards garantis ?

— Ça va de soi ! M. Hilton et sa horde de touristes en goguette ne sont pas encore passés par là. Et que veux-tu que nous fassions, en attendant le jour ?

— D'après toi ?

Ils firent l'amour dans la voiture. C'était inconfortable au possible, assez hilarant, mais, surtout, cela vous avait un délicieux petit goût de fruit défendu.

Encore étendue comme elle le pouvait sur la banquette arrière, la jeune femme reprenait son souffle en souriant.

— Tu sais, murmura-t-elle de sa voix rauque, il est très dangereux de s'arrêter ainsi, en rase campagne, surtout la nuit !

Tapotant le Makarov, Hubert prit une expression angélique :

— Pour nous ou pour ceux qui s'aviseraient de nous déranger ?

Elle se redressa, rajusta sa robe-chemisier, rejeta ses tresses en arrière, descendit la vitre. Une odeur putride et salée s'engouffra dans l'habitacle.

— Ah ! soupira-t-elle. Les frais relents

du lac. Quand il fait chaud, l'air embaume le soufre à des kilomètres.

— Le jour va se lever, regarde le ciel.

— Ton ami sera là dans quelques heures.

Il y avait une intonation de regret dans la voix cassée, comme si l'arrivée d'un tiers allait détruire toute intimité entre eux.

Elle posa la tête sur la poitrine de son compagnon, se serra contre lui.

— Ne m'oublie jamais, Hubert, articula-t-elle dans un souffle. Quoi qu'il arrive.

Il l'étreignit doucement.

— Jamais, princesse, je te le promets.

Il déposa un baiser sur ses lèvres puis reprit sa place à l'avant et mit le moteur en marche.

C'était un paysage lunaire, déshérité, qui les entourait, avec sa succession de hauts plateaux arides, de montagnes arrondies et de roches volcaniques sur un sol noir, encore noyé dans la froide grisaille du petit matin. Hubert roulait vite. Il avait hâte d'arriver, maintenant, sans doute pour exorciser le silence qui régnait dans la voiture.

*
**

En descendant du Fokker à hélices qui l'amenait d'Ankara, Enrique Sagarra cligna des yeux sous le ciel bleu métallique. Il n'apportait qu'un petit sac marron qu'il avait gardé comme bagage à main, et paraissait de fort méchante humeur.

— Bon voyage ? demanda Hubert en l'accueillant.

— Jamais été autant secoué ! bougonna-t-il. Et puis voilà près de vingt-quatre heures que je me trimbale, on n'a pas idée...

Il s'interrompit, la moustache en accent circonflexe, la bouche ouverte, l'œil rond :

— C'est... c'est à vous, ça ?

« Ça » désignant Kenizé qui arrivait à leur rencontre et leur adressait un signe de la main.

— Venez que je vous présente, souffla malicieusement Hubert en l'entraînant par l'épaule. Mme Kenizé Zulficar nous a été envoyée par le N.S.C., elle est ingénieur en électronique, diplômée du

M.I.T., experte en combat rapproché et princesse kurde.

Le petit homme parut en avaler sa chique.

— Vous avez essayé le... « combat rapproché » ? gargouilla-t-il.

— C'est comme ça que nous avons fait connaissance, lança négligemment Hubert.

Enrique s'immobilisa devant la jeune femme qui le dominait bien d'une tête. Il parut enfin redescendre sur terre et serra la main qu'elle lui tendait aimablement.

— Madame ! dit-il en s'inclinant.

Pour un peu, il aurait claqué des talons.

Dans la Range-Rover, Kenizé sortit les papiers qu'elle venait d'aller chercher.

— Vos visas, annonça-t-elle. Ils sont conformes à vos passeports. J'ai fait mettre « musicien », pour votre profession, monsieur. Je ne me suis pas trompée ?

— D'abord appelez-moi Enrique, ensuite je suis violoniste, en effet.

Elle parut ne pas comprendre mais s'abstint de lui poser d'autres questions.

— Nous avons des correspondants sûrs des deux côtés du poste de Dogukapi ; n'empruntez que celui-ci, vos noms seront sur les listes des visas accordés.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner en ville, dans une longue avenue plantée de peupliers.

— C'est là que nous nous séparons, annonça Hubert en se levant à la fin du repas. Kenizé reprend la route et rentre chez elle.

— Vraiment, vous êtes sûr ? demanda Enrique. Quel dommage !

— Je ne peux pas me faire passer pour une touriste par ici, expliqua-t-elle. On fera moins attention à vous si je ne suis pas là.

— Puisque vous le dites...

— Et puis, renchérit Hubert, Kenizé garde le contact avec Washington, en cas de pépin. Nous, nous allons prendre le car.

— Vous êtes certain qu'une bonne voiture...

— Je suis certain. Moins nous laisserons de traces, mieux nous nous porterons.

Se penchant vers la jeune femme, l'Américain lui glissa doucement :

— Prends bien soin de toi, princesse. Nous avons encore pas mal de choses à nous dire.

— Je t'attends, murmura-t-elle émue.

— Ne te montre pas trop, je suis inquiet des réactions éventuelles de ton frère. S'il lui prenait l'idée de venir à l'improviste chez toi...

— Je ne me laisserai pas surprendre. Nous possédons le plus sensible des systèmes d'alarme.

— Tu me montreras ça.

Une dernière fois, ils grimpèrent dans la spacieuse Range-Rover et la jeune femme les déposa à la gare routière. Elle ne quitta pas Hubert des yeux quand il descendit sur le trottoir brûlant encombré de bagages et d'enfants dépenaillés. Elle le regarda sortir des billets de sa poche pour payer leur voyage, chercher des yeux la ligne qu'il devait emprunter, traverser la rue. Enfin il se retourna et lui adressa un petit signe de la main. Alors elle embraya, fit demi-tour et repartit vers le sud.

Trois jours pour parcourir cinq cents kilomètres, c'était le prix à payer pour voyager discrètement, passer les deux monts Ararat et remonter le long de la frontière d'U.R.S.S. en changeant de car à chaque ville ou presque. Mais enfin, ils progressaient et personne ne leur posait de question. Voyager devenait avant tout une longue école de patience.

Ils parvinrent à Kars à la nuit tombée. Mal éclairée, avec ses ruelles étroites et ses maisons délabrées, elle leur parut une sinistre bourgade tout juste émergée des coupe-gorge du Moyen Age.

Pour se rendre de la gare routière au « palace » du coin, il leur fallut emprunter la carriole d'un gamin qui les emmena au triple galop sur les pavés mal joints de la chaussée défoncée. En guise d'habitants, ils ne croisèrent que des soldats en armes.

— Demain, nous passons la frontière, annonça Hubert dans la chambre à l'infâme carrelage gris et bleu. J'ai confiance dans les papiers que nous a fournis Kenizé, en revanche, je vous

conseille de laisser votre Makarov. D'autant que la frontière doit être particulièrement surveillée en pays arménien. Eri-van n'est pas loin.

— Pour ce qu'il me sert ! ronchonna Enrique. J'espère qu'ils ne diront rien pour la corde à piano.

— Chacun sait qu'elle est indispensable pour un violoniste sans son violon, dit H.B.B. en s'allongeant sur le lit qui se mit à grincer. Et puis ce sera notre seule arme.

Enrique écarquilla ses beaux yeux de *latin lover* :

— Parce que vous comptez faire sauter l'U.R.S.S. avec un fil à couper le beurre ?

— Pas exactement.

— Moi, vous savez, je ne demanderais pas mieux que d'égorger Gorbatchev mais Dieu m'est témoin que ça risque de prendre un peu de temps.

Pragmatique, avec ça !

— Laissez Dieu et Gorbatchev où ils sont, répliqua Hubert amusé. Je sais que vous aimez le travail propre et rapide, alors c'est exactement ce que nous allons

faire et, croyez-moi, nous n'aurons pas le temps de visiter la Sainte Russie !

Au petit matin, ils retraversaient la ville pour se rendre à la gare. Autant les rues leur avaient paru sinistres la veille, autant elles étaient maintenant animées, gaies, bruyantes et colorées.

Prenant des airs de touristes un peu paumés, les deux agents firent la queue au milieu d'Arméniens d'une superbe élégance, afin de prendre un billet international pour Tbilissi. Il leur fut indiqué en mauvais anglais que l'on ne délivrait de places que pour Leninakan, qu'ils devraient voir dans cette ville s'ils désiraient aller plus loin.

Non qu'Hubert le désirât vraiment, mais il ne voulait pas laisser croire qu'un brave Américain comptait terminer son voyage dans la première ville après la frontière. D'aucuns auraient pu se poser des questions...

Ils avaient pris un wagon de première classe mais se retrouvèrent quand même serrés sur leurs sièges plus ou moins

rembourrés, entre deux officiers turcs qui meublèrent agréablement la conversation durant les quatre heures qu'il fallut au train pour grimper à la vitesse d'un escargot la soixantaine de kilomètres les séparant de la frontière. Un véritable tortillard qui s'arrêtait au moindre patelin, au moindre croisement avec un autre convoi. Ils auraient eu aussi vite fait d'aller à vélo !

Hubert accepta le *raki* proposé par ses voisins qui ne semblaient pas s'en faire plus que ça, répondit à toutes les questions qu'ils s'amusaient à lui poser dans un anglais approximatif, puis en vint à les interroger à son tour, mine de rien, sur l'agitation récemment menée par les Kurdes dans la région.

— Ils sont enragés, commenta le colonel d'un ton soucieux. Savez-vous qu'ils ont fait sauter une bombe à Kars, pas plus tard que la semaine dernière ? Et même une caserne à Diyarbakir ?

— Non, vraiment ?

— Si, mais cette fois, nous avons pu prendre un des terroristes.

Tiens donc ? Première nouvelle !

— Un Kurde ?

— Oui, au début on le croyait mort. En fait il n'était que blessé. Tous les journaux l'ont annoncé, hier.

Là, c'était grave. S'ils torturaient Ibrahim, celui-ci finirait par parler, par tout raconter sur Tahar et ses *pesh-mergas*...

— Ce n'est pas facile pour vous, dit Hubert d'un ton conciliant. Avec toutes ces guerres, toutes ces insurrections qui éclatent autour de vous...

— Nous avons l'habitude, sourit l'officier. Nous possédons une bonne armée.

A n'en pas douter. Et dire que ce fou de Tahar voulait s'y mesurer à main nue ou presque...

Le train s'était empli d'une foule bruyante et compacte. Entre les soldats affectés à la surveillance de la frontière, les employés se rendant à leur travail et les parents allant accueillir un membre de leur famille, il ne restait pas grand place pour les quelques touristes éberlués qui se sentaient tombés sur une autre planète.

Par la fenêtre, Hubert aperçut des collines surmontées de petites bâtisses : des miradors et des casemates, encerclés de barbelés, de talus et de fossés. La frontière d'U.R.S.S.

Du côté turc, l'arrêt dura deux heures. Tout le monde descendit du train pour faire viser son passeport et fouiller ses

bagages. Puis on reprit un autre train, soviétique celui-là, qui joignait l'autre côté de la rivière Ahourian. Pas du tout impressionnée, la foule continuait de bavarder, de s'interpeller, de s'embrasser. Le contraste avec le wagon net et clair dans lequel ils prirent place n'en était que plus saisissant.

De nouveau, le convoi s'arrêta. Cette fois, ils étaient en U.R.S.S. Des soldats de l'Armée Rouge, accompagnés de chiens policiers, vérifièrent passeports et visas, inspectèrent soigneusement le wagon à l'intérieur autant qu'à l'extérieur. Les voyageurs ne bougèrent plus de leur place. D'ailleurs c'était interdit.

Puis le train repartit. La nuit tombait quand ils arrivèrent à Leninakan. Il leur avait fallu une journée entière pour parcourir une centaine de kilomètres à peine.

A la gare, leurs passeports furent vérifiés, leurs bagages fouillés, Intérieurement, Hubert songea que Kenizé avait encore accompli un travail remarquable. Pas un instant, ses papiers n'avaient posé la moindre difficulté, pas plus que

ceux d'Enrique qui n'avait pourtant pas l'air d'un touriste !

Le train pour Tbilissi partait deux heures plus tard. Le temps d'aller dîner. Le temps, surtout pour Hubert et Enrique, de jouer les filles de l'air.

Pour commencer, ils s'arrêtèrent dans un bureau d'informations où ils se firent remettre des brochures touristiques sur la Géorgie et l'Arménie et sur Leninakan en particulier, dont un précieux plan de la ville, visiblement incomplet mais indiquant au moins la rue qui les intéressait. Ils avaient maintenant la nuit entière pour s'orienter.

*
**

Kénizé dispersa quelques feuilles mortes sur la terrasse qui entourait la villa. C'était le signal d'alarme le plus vieux du monde. Le premier intrus qui s'y aventurerait l'alerterait immanquablement. Elle savait parfois dormir d'une seule oreille...

Elle n'avait pas raconté à sa mère tous les détails de sa visite à son frère, en particulier leur fuite dramatique. Mais

l'inquiétude d'Hubert rejoignait ses craintes : le jeune homme était capable de tout et ne pouvait que renier une sœur qui l'avait si ouvertement trahi, humilié devant ses hommes. Elle avait commis un crime impardonnable, ce qu'elle aurait voulu éviter, justement, mais ces deux Soviétiques étaient arrivés au pire moment. Rien n'aurait pu sauver Hubert d'une mort abominable si elle n'était pas intervenue.

Maintenant, c'était sur elle que Tahar viendrait d'abord se venger. Elle le savait depuis le début.

Depuis deux nuits, elle ne trouvait plus le sommeil, remâchant son chagrin et son amertume. Néanmoins elle se sentait obligée de rester encore, fût-ce pour protéger sa mère. Quand toute cette histoire serait finie, elle devrait la convaincre de partir loin, peut-être jusqu'en Amérique...

Un crissement sur la terrasse déclencha une onde de peur dans sa poitrine. Tous les sens en alerte, elle se dressa sur son matelas, serrant dans la main son poignard à manche de nacre.

Des odeurs de friture montaient des maisons qu'ils croisaient mais, à part deux ivrognes et une patrouille, ils ne rencontrèrent personne dans les rues. Le sacro-saint couvre-feu de la télévision. International.

Progressant prudemment afin d'éviter tout soldat ou policier, Hubert et Enrique parvinrent à la sortie de la petite ville. Ils durent marcher encore près de trois quarts d'heure. Le « bureau » réservé aux affaires kurdes se trouvait au bout d'un chemin de terre perdu, dans une petite maison anonyme mais pourvue d'une porte d'entrée vitrée, comme l'avait indiqué Amal.

Derrière, dans les champs qui avaient dû, autrefois, être cultivés, s'alignaient maintenant des véhicules militaires, plusieurs chars surmontés de radars ainsi que des groupes propulseurs blindés porteurs de missiles *Scud* dont les hautes silhouettes sinistres se découpaient sur la nuit claire. Noureddine n'avait pas menti à Amal, et Mike Sarkis avait bien raisonné : l'engin qui avait

explosé en plein Kars devait venir d'ici. L'attentat avait-il été délibéré ? Ils ne le sauraient sans doute jamais. Si Hubert réussissait à faire ce qu'il voulait, la question ne se poserait plus.

— Ça n'a pas l'air très surveillé, chuchota-t-il à l'adresse d'Enrique. Bizarre.

— On dirait qu'ils ne nous attendent pas, marmonna son compagnon comme à regret.

Les doigts dans sa poche, jouant avec sa corde à piano.

Deux baraquements devaient renfermer quelques beaux spécimens de munitions. Sans doute pas du matériel flamboyant neuf mais certainement capable de causer des centaines de morts et assez de dégâts pour semer la panique dans l'état-major turc.

— Méfions-nous des grillages, observa Hubert. Ils sont sans doute électrifiés.

Même pas. Le briquet d'Enrique lancé dessus révéla qu'ils avaient affaire à d'inoffensives ferrailles tout juste bonnes à empêcher un ballon de s'échapper.

Les autorités locales craignaient-elles

donc si peu les intrusions malveillantes ? Comme tous les pays du monde, l'U.R.S.S. devait subir l'incurie d'un certain pourcentage de fonctionnaires qui n'avaient rien de plus pressé que de réduire à néant les efforts de leurs collègues.

En l'occurrence, cela faisait parfaitement l'affaire d'Hubert.

— On y va ? lança-t-il à Enrique.

Sans attendre de réponse, il se lança à l'assaut du grillage qu'il escalada avec toute l'agilité que lui permettait sa jambe raide.

— Vous boitez encore, observa son compagnon quand ils se retrouvèrent de l'autre côté.

— Ça me donne un genre.

— Pour épater les sentinelles ?

Cette fois, en effet, ils pouvaient constater que le camp n'était pas tout à fait à l'abandon. Trois torches venaient de s'allumer. Les hommes qui les tenaient n'avaient pas encore vu leurs visiteurs mais semblaient chercher l'origine du bruit qu'ils avaient entendu. S'ils donnaient l'alerte ou tiraient un

coup de feu, les deux gêneurs étaient bons pour le goulag.

Ceux-ci venaient de s'allonger par terre et, tandis qu'H.B.B. rampait derrière les chenilles d'un char, Enrique roulait sous une jeep. Ils virent passer les bottes noires à quelques pas de leurs nez et se relevèrent presque en même temps. Silencieux comme un chat, l'Espagnol se faufila derrière le dernier des trois gardes, l'empoigna sans un son et lui brisa les vertèbres cervicales. Comme il n'avait pas le loisir de figoler, le cadavre garda sa tête.

Déjà, il bondissait sur le deuxième tandis qu'Hubert rejoignait le troisième qui boitait un peu, comme lui, et l'allongeait d'un atémi sans bavures. Avec un claquement de langue satisfait, Enrique récupéra sa corde qu'il essuya à son mouchoir. Sa victime, tuée net, gisait à ses pieds.

Un silence total régnait maintenant autour d'eux, pas même un grillon pour faire couleur locale.

— C'est tout ? marmonna Enrique à peine mis en appétit.

La lumière jaillit dans la grande chambre de la *siti*. Celle-ci se dressa sur son lit, les paupières lourdes de sommeil.

— Tahar ! s'exclama-t-elle ébahie.

Emue, elle se levait pour l'embrasser mais le jeune homme ne laissa pas longtemps régner l'équivoque. Il la saisit par le bras, l'immobilisa.

— Où est ma sœur ? cria-t-il.

La vieille dame ne comprenait pas. Ce regard fiévreux, ce visage fou n'appartenaient pas à son fils, elle ne l'avait jamais vu dans cet état, ni lui ni personne.

— Je l'ignore, murmura-t-elle épouvantée. Comment veux-tu...

— Cette putain m'a trahi pour un espion ! siffla-t-il. Un Américain sans doute, qu'elle faisait passer pour son mari. Ils sont venus chez toi, je le sais !

— Ils sont venus, mais ils ne sont plus là.

Sans l'écouter, il regardait autour de lui, soulevant chaque meuble, chaque coussin d'un geste rageur. Il allait ouvrir

la porte du salon quand la vieille dame s'interposa, haletante :

— Je t'ai dit qu'il n'y avait personne ! Tu ne veux pas me croire ?

— Je ne crois plus personne et surtout pas les femmes. Laisse-moi passer.

— Non.

Les yeux exorbités, il la bouscula si brutalement qu'elle en perdit l'équilibre et poussa un petit cri quand elle faillit tomber.

Dans le salon, un grand matelas encore défait indiquait que la couche avait été quittée précipitamment. Fahar se retourna, hors de lui :

— Alors ! éructa-t-il, il n'y avait personne, disais-tu ? Toi aussi, tu me mens !

Levant son fusil, il le braqua en direction de la vieille dame :

— Ou est-elle ?

La *siti* se redressa dans toute sa dignité.

— Tu menaces ta mère avec une arme ? lança-t-elle avec hauteur.

A ce moment, une ombre noire se détendit avec la rapidité d'un fauve et, sans comprendre ce qui lui arrivait,

Tahar se retrouva au sol, désarmé, à demi-étourdi.

— Lâche ! cracha Kenizé avec mépris.

Son frère se redressa, prêt à bondir, mais marqua une hésitation en voyant sa sœur prendre une position de combat.

— N'essaie pas, reprit-elle d'un ton métallique.

Le visage tordu de fureur, il se remit lentement sur pied et produisit soudain un revolver tiré de sa ceinture. Il n'avait pas eu le temps de l'armer qu'il s'effondrait, un poignard à manche de nacre fiché dans son ventre.

*
**

Craignant qu'un autre garde ne surgisse, Hubert s'efforçait de faire sauter le cadenas du premier bâtiment le plus silencieusement possible, pendant qu'Enrique faisait le guet. La crosse du Makarov pris à son adversaire lui permit d'en venir à bout assez vite, et il poussa la porte d'un coup d'épaule. A l'intérieur régnait une obscurité totale. La lampe de poche généreusement fournie par l'ennemi jeta son faisceau lumineux sur un sol et des murs de béton. Des caisses

numérotées s'entassaient dans toute la pièce. Si autant d'armes étaient destinées aux maquisards du Kurdistan, les Turcs ne seraient bientôt plus à la fête. C'était bel et bien un Afghanistan à l'envers qui se préparait.

Mais pourquoi un tel arsenal en Arménie, à si courte distance des rebelles qui menaçaient l'Azerbaïdjan des pires représailles s'il ne cédaient pas l'enclave du Nagorni Karabagh ? Pourquoi une si maigre protection ?

Et brusquement Hubert comprit : ces armes étaient peut-être bien destinées au Kurdistan mais si les Arméniens venaient à s'en servir, ils donneraient prise à la plus violente mais aussi la plus radicale des ripostes de l'armée. Le problème serait vite résolu.

Machiavel n'aurait pas raisonné autrement.

Ouvrant quelques caisses, l'Américain finit par trouver ce qui lui conviendrait le mieux et appela Enrique.

— Aidez-moi à bourrer d'explosifs le blindé le plus proche.

— Vous avez l'intention de passer en Turquie dans un char d'assaut ?

Hubert sourit.

— Ce serait une idée mais je ne suis pas certain que Washington apprécierait.

Quand ils eurent fini, l'Américain mit en marche le moteur de l'engin. Ils eurent l'impression que ce bruit épouvantable allait éveiller toute la campagne alentour, mais rien ne bougea. De loin, cela pouvait être pris pour un gros camion en train de manœuvrer. Rien que de très ordinaire en somme...

Ensuite, ils se chargèrent de petites valises toutes prêtes et quittèrent le camp en empruntant une jeep qui semblait les attendre.

A deux kilomètres, sur une colline d'où ils apercevaient assez distinctement les bâtiments et les fusées *Scud*, ils sortirent leur équipement des valises et montèrent à même le sol, méthodiquement, l'*AT-3 Sagger* qu'ils avaient emporté, un petit missile antichar célèbre pour les ravages qu'il avait faits contre les blindés israéliens pendant la guerre du Kippour.

Penché sur le système de guidage optique, Hubert se dit qu'il n'avait pas le droit de se tromper. Il n'avait pris qu'une roquette à dessein : inutile de

faire croire à un bombardement systématique quand il ne s'agissait que de sabotage.

L'explosion leur vrilla les tympans et la boule de feu qui monta dans le ciel leur parut si brillante qu'ils durent fermer les yeux un instant pour ne pas être éblouis.

— Vous êtes sûr que vous n'avez pas atteint la ville avec ça ? demanda Enrique, légèrement inquiet.

— En principe non, mais nous ferions mieux de filer, maintenant. Ce n'est sûrement pas à ce genre d'attaque que les militaires s'attendaient en laissant ce camp sans protection. Ils voudront savoir ce qui s'est passé.

— Et que s'est-il passé, au fait ?

H.B.B. prit un air inspiré :

— Les Kurdes ont mis à jour le piège grossier tendu par le grand-frère soviétique et, pour manifester leur refus d'y tomber, leur envoient un de leurs propres missiles en guise d'avertissement.

L'Espagnol gratta ses cheveux ondulés en constatant que, pour appuyer ce message, Hubert jetait près de la rampe de

lancement une paire de *p'êlav*, ces espadrilles turques en peau souple.

— Vous comptez leur faire croire au Père Noël, avec ça ?

La fumée qui s'élevait du lieu de l'explosion les empêcha de voir l'étendue des dégâts mais ils paraissaient effectivement circonscrits à l'arsenal.

— Ils ont quand même de la chance, maugréa Hubert en démarrant. Des gens moins bien intentionnés que nous auraient pu faire du joli avec tous ces feux d'artifice à portée de la main.

Se dirigeant au jugé, Hubert longeait la frontière sur de petits chemins pleins d'ornières qui les faisaient sauter sur leurs sièges, arrachant des exclamations exaspérées à son voisin.

La première heure avait été à peu près tranquille et, une fois de plus, l'Américain s'étonnait de la passivité des Soviétiques quand le ronronnement d'un hélicoptère lui ôta ses belles illusions.

La campagne alentour était plutôt dépouillée. Ils ne pouvaient compter sur

aucun sous-bois pour se protéger. Et le jour qui se levait n'allait pas les aider dans leur fuite. Pour commencer, Hubert coupa ses phares.

Une voix tonitruante descendit du ciel pour ordonner en russe :

— Arrêtez ! Descendez de voiture. Rendez-vous. Ce sera notre unique sommation.

— Ils vont tirer, marmonna Hubert à l'adresse de son compagnon. Ils doivent être équipés de tous les infrarouges possibles dans leur hélico. Nous ferions mieux de continuer à pied.

— Le lieu de rendez-vous est encore loin ?

— A une dizaine de kilomètres, j'en ai peur.

— Bagatelle ! On va y arriver transformés en chair à pâté.

— Vous avez pris une arme ?

— Oui.

Ce disant, Enrique triomphant exhibait un Kalashnikov qu'il dirigea instantanément vers leur assaillant qui s'approchait dangereusement. Les rafales de mitraillettes se croisèrent mais ce fut l'hélicoptère qui fut touché.

— Prends toujours ça ! cria triomphalement l'Espagnol. C'est pas du chiqué les armes soviétiques !

— Personne n'a prétendu le contraire.

— En revanche, ils ont des progrès à faire en hélicos.

Tout le monde le sait...

Rigolard, Enrique se rassit sur son siège tandis qu'Hubert accélérât.

— Nous en sommes momentanément débarrassés, lança-t-il, mais ils risquent de demander du renfort et alors là, ce sera notre fête.

— On doit vraiment poursuivre à pied ?

— Ça ne saurait tarder. A la première alerte, nous sautons à terre.

Lancée à plein régime, la jeep bondissait sur le chemin rocailleux qui grimpaît le long d'une colline. Il faisait grand jour, maintenant, et les hautes montagnes de Turquie apparaissaient au loin, le grand Ararat noyant ses neiges éternelles dans une masse de nuages mauves.

De menaçants ronflements se firent entendre derrière eux.

— On saute ! cria Hubert en joignant le geste à la parole.

Sans prendre la peine de couper le moteur, il avait roulé à terre, aussitôt imité par Enrique.

— Merde, le Kalashnikov ! cria celui-ci en se relevant.

La jeep continuait sa route en cahotant et les deux hommes eurent juste le temps de voir passer au-dessus de leur tête une roquette sifflante qui fit exploser le véhicule comme un vulgaire pétard.

Par bonheur, ils s'étaient reçus dans des taillis épineux qui, s'ils les égratignèrent, les cachèrent à la vue des occupants de l'hélicoptère qui venait de surgir derrière eux.

L'horrible bête effectua plusieurs ronds menaçants au-dessus des débris de la jeep puis s'éloigna. Mission accomplie ?

Ne pas crier victoire trop vite. Les radars pouvaient détecter le moindre mouvement à des kilomètres à la ronde. Mieux valait faire le mort le plus longtemps possible.

— Ça va ? demanda Hubert sans bouger de son buisson.

— Tant qu'à faire, souffla Enrique tout aussi immobile, j'aurais préféré un arbuste en fleur. Mais ils ne savent planter que des ronces, par ici.

Rien ne bougeait plus autour d'eux, hormis la malheureuse jeep qui achevait de se consumer dans un sinistre crépitement. Leurs attaquants n'avaient pas fait de détail !

Tous deux partirent en courant vers les montagnes. Au moins, là-bas, pourraient-ils se réfugier dans quelque grotte ou quelque défilé, alors qu'ils se trouvaient actuellement complètement à découvert, sur un terrain nu comme le plat de la main.

Le bruit de moteur qui leur parvint aux oreilles n'était plus celui d'un hélicoptère mais celui de voitures. D'où venaient-elles, celles-là ? Peut-être du poste-frontière le plus proche. Toujours était-il que trois véhicules tout-terrain arrivaient à grande vitesse.

Les deux hommes accélérèrent ; ce serait trop bête de se faire prendre main-

tenant, si près du but. Des coups de feu claquèrent.

Encore cent mètres, au moins. Jamais ils n'arriveraient à temps au pied des montagnes. Hubert s'arrêta subitement.

— Continuez, cria-t-il à Enrique, je vous couvre.

— C'est ça !

Aussitôt, l'Espagnol revint vers lui, sortant son Makarov.

— A deux, on peut avoir deux voitures du premier coup ! expliqua-t-il d'un ton sans réplique.

— Fichez-moi le camp !

— Mon colonel, c'est à vous de courir ! Avec votre patte folle, j'aurai vite fait de vous rejoindre.

Hubert n'eut pas le temps de répliquer. Ajustant son tir, il visa les pneus de la première voiture et lâcha deux coups de feu successifs. Il ne sut pas si ce fut la première ou la deuxième balle qui atteignit son objectif, toujours est-il qu'un pneu éclata, faisant faire une embardée à son véhicule.

— On va les avoir ! On va les avoir ! cria Enrique enthousiaste.

A son tour, il tira mais fut moins

heureux et dut se contenter d'un pare-brise éclaté. Mais la troisième voiture arrivait déjà.

C'est alors que retentirent les coups de fusil derrière eux. Avant que les Soviétiques ne soient revenus de leur surprise, un feu nourri éclata dans le dos des deux fugitifs qui ne songèrent plus qu'à se plaquer au sol.

Mises à mal par la violence de l'attaque, les voitures abandonnèrent le terrain et les deux agents purent se relever pour apercevoir un groupe de Kurdes plus barbus et mieux armés que tous ceux qu'ils avaient déjà vus.

Les contrebandiers n'étant pas des idéalistes, Hubert s'empressa, les premiers remerciements passés, de sortir la somme que lui avait indiquée Amal. Ils ne parlaient pas la même langue mais se comprirent fort bien, à force de gestes et de bourrades.

L'escalade de la montagne s'avéra fort pénible pour l'Américain qui traînait toujours la patte mais refusait de s'arrêter pour prendre du repos. Il avait hâte de quitter cette contrée qui pouvait, à tout moment, leur réserver les plus mau-

vaies surprises. Au moins, avec leurs guides, était-il certain de suivre le bon chemin.

Plusieurs hélicoptères apparurent encore, de-ci, de-là, mais les contrebandiers savaient exactement où se réfugier pour leur échapper, la plupart du temps dans des grottes qui paraissaient presque aménagées à cet effet.

La frontière était marquée par plusieurs rangées de barbelés successives installées sur des glacis en pente douce, faciles à observer de n'importe quel mirador installé au sommet d'une colline.

Les Kurdes firent comprendre aux deux Américains qu'il valait mieux attendre la nuit pour passer, même si les gardes-frontières disposaient de jumelles à infrarouges. Hélas, très vite, ils entendirent au loin des chiens, et comprirent qu'ils ne pourraient pas rester longtemps cachés dans les parages.

Ramassant leur bardas, les hommes se levèrent tous ensemble et coururent vers les barbelés qu'ils avaient pris le soin de couper à l'aller. Les chiens approchaient. Il n'était plus temps de faire la

fine bouche. Tous passèrent au pas de course, accrochant parfois des lambeaux d'étoffe dans les redoutables pointes de fer. Enfin, il n'étaient plus en territoire soviétique et leurs poursuivants ne pouvaient plus rien contre eux. Restaient les champs de mines.

Ce qui pouvait également expliquer la relative tranquillité des Soviétiques. Cette précaution des Turcs les servait tout autant.

— Regardez-les, maugréa Enrique écœuré, ils se croient au spectacle !

Les soldats s'étaient en effet alignés derrière les barbelés, pour regarder les fuyards s'aventurer dans le plus sournois des pièges.

Ils ignoraient seulement qu'ils avaient affaire à des virtuoses de la contrebande habitués à traverser de tels terrains plusieurs fois par semaine.

Le chef du groupe fit signe à Hubert de se coller derrière lui et de le prendre par la taille pour mieux mettre ses pas exactement dans les siens. Enrique, accouplé de la même façon, entama une grotesque valse au milieu de ce potager du diable, et il leur fallut à peu près trois quarts

d'heure, accouplés de la sorte, pour parcourir trente mètres, ou plutôt trente mille millimètres.

Songer que certains passaient ainsi des troupes de moutons... Sur le nombre, il devait bien leur en rester quelques uns...

Sortis sains et saufs de ce piège mortel, les hommes tombèrent dans les bras les uns des autres. Ce devait tout de même être chaque fois une émotion pour eux.

Derrière les barbelés, les spectateurs avaient fini par délaissé la représentation. Déçus.

Comme convenu, Amal les attendait dans un petit village avec la Range-Rover. Il ne parut pourtant pas très heureux d'accueillir les deux agents.

Un des contrebandiers parlant russe, ils purent s'arranger pour se comprendre.

— Kenizé n'est pas venue ? demanda Hubert.

— Non.

— Elle est repartie directement ?

Le chef ne regardait pas son interlocuteur quand il répondit :

— Non. Elle est restée. Elle ne reviendra plus.

— Pourquoi ?

L'homme poussa un soupir puis expliqua sombrement :

— Parce qu'elle a blessé son frère à mort.

Malgré le choc qu'il en reçut, Hubert demanda calmement :

— Que s'est-il passé ?

— A ce que j'ai compris, c'était pour défendre sa mère. Il la menaçait avec un revolver. J'ignorais qu'une fille savait se battre comme ça.

— Tahar aussi, j'ai l'impression.

— Ensuite, reprit Amal en se détournant de nouveau, notre village a été attaqué par les brigands de Tahar. Je n'ai pas d'autre nom pour les désigner. Ils ont tout mis à sac pour essayer de la retrouver. La maison de la *siti* était complètement dévastée quand l'armée est arrivée.

— L'armée ?

— Oui.

Inquiet devant l'air accablé de son

interlocuteur, Hubert le pressa d'en dire davantage.

— Pourquoi l'armée est-elle intervenue ?

— J'ai cru comprendre qu'un informateur de notre village la tenait au courant de nos moindres faits et gestes. Quand je le découvrirai, celui-là...

— Que s'est-il passé ? coupa Hubert.

— Ils ont tout rasé.

— La maison ?

— La maison et le quartier qui l'entourait. Avec des grenades et des lance-flammes. Et ils arrêtaient tous ceux qui voulaient s'enfuir. Même les femmes et les enfants.

Ainsi les Turcs avaient gagné. Ils faisaient même d'une pierre deux coups en « nettoyant » la région de ses foyers de rébellion avec l'accord tacite des nations occidentales et en persuadant ensuite les villages trop accueillants de ne plus jamais servir de refuge aux maquisards.

La politique finirait bien par y trouver son compte.

Et l'intervention d'Hubert n'avait servi qu'à limiter les dégâts en empêchant la révolte de s'étendre à tout le

Kurdistan, on ne lui en demandait pas plus...

— Où est Kenizé ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

— Sans doute sous les dénombrements de sa maison. Elle s'y trouvait encore quand les avions sont arrivés.

Non ! « Ils » n'avaient pas tué la sultane ! Elle, si chaude, si vivante.

Hubert se leva lentement sous le regard consterné d'Enrique qui tenait dans la main leurs deux billets de retour pour New York.

— Venez, dit doucement l'Espagnol. Nous avons un avion à prendre.

Elle avait demandé qu'il ne l'oublie pas. Comment le pourrait-il ? Elles étaient encore trop présentes à son esprit ces tresses noires, ces pommettes hautes, ces prunelles brillantes et ces lèvres abricot...

*Achevé d'imprimer en novembre 1988
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 6237. —
Dépôt légal : décembre 1988.

Imprimé en France



Photo-B. Rousselle

Les Kurdes n'ont déjà pas la vie rose, pris entre la Turquie, l'Iran, l'Irak et l'U.R.S.S. Alors pourquoi des inconscients s'amuse-t-ils à jouer les terroristes au risque de déclencher des représailles sanglantes ?

H.B.B. se doute bien qu'il s'agit d'une manipulation. Mais par qui ? Pourquoi ?

C'est quand même gros d'abattre 3 hélicoptères Cobra turcs à coups de missiles ! Et ça vaut la peine d'aller y voir de plus près !

47606.9



ISBN 2-258-02648-2

Photo Gilles Perese / MAGNUM